

LES FILLES DE LA PROVIDENCE DE SAINT-BRIEUC DANS L'OUEST CANADIEN

INTRODUCTION

"Études Mennaisiennes... Les Filles de la Providence dans l'Ouest canadien. Quel rapport entre les deux ?

Pour rattacher l'oeuvre de la Providence canadienne à celle du Père Fondateur, rappelons-nous que, toute sa vie, le vénérable Jean-Marie de la Mennais dut lutter pour maintenir et sauvegarder les droits de l'éducation chrétienne. Parfois un moment d'accalmie donnait à espérer un appui officiel plus marqué, puis le gouvernement s'acharnait de nouveau contre les institutions religieuses.

Or, c'est précisément dans un tel contexte que germa le projet d'une fondation, d'une oeuvre de la Providence au Canada.

De fait, revoyons rapidement la situation politique de la France à cette époque de fin de siècle.

Ce premier chapitre, au sujet de la politique française, est une rédaction de soeur Germaine Gareau, Ed.I.P.

Je dois dire que ce fut pour moi un grand privilège d'avoir connu quatre des six fondatrices. J'ai vécu pendant plusieurs années dans la même communauté avec Mère St-Jean Berchmans et soeur St-Philippe. J'en garde un souvenir impérissable. Puisse ce petit travail être un témoignage de ma reconnaissance profonde envers ces vaillantes et si saintes religieuses !"

Sr Mélanie Raymond Rd. I. P, archiviste St-Louis, Sask.



On ne sera pas surpris que les rédactrices aient beaucoup apprécié le message réconfortant qu'elles reçurent de l'évêque de Prince-Albert,

dès qu'il eut pris connaissance de leur article.' Qu'on nous permette de lui emprunter quelques unes de ses réflexions, tout à l'honneur des deux missionnaires et de leur congrégation :

"C'est avec plaisir et intérêt que j'ai lu ces pages qui racontent l'histoire des Filles de la Providence au Canada ouest, région où ces religieuses, depuis l'année 1897 et avec un grand courage ne cessent de travailler et s'efforcent d'évangéliser.

"Personnellement, j'ai trouvé ce récit d'autant plus fascinant que je n'oublie pas tant de personnes, de villes et de villages que je connais depuis mon arrivée en Saskatchewan en 1958. J'ai pu admirer, entre autres, la foi et le zèle qui mettent les Filles de la Providence en mesure de rendre le Seigneur présent à nombre d'âmes, et dans des conditions souvent ingrates.

"Que Dieu bénisse les Filles de la Providence pour leur dévouement" !



Liminaire : **AU CANADA, EN SASKATCHEWAN**

Tous peuvent n'être point familiarisés avec cette province canadienne dont l'étendue excède celle de la France entière d'environ 100 000 km², ni avec les étapes d'une expansion territoriale et d'une évolution constitutionnelle auxquelles on doit la formation d'une vaste Confédération, proche de 10 millions de km², second pays du monde pour la superficie. Sa population est seulement de 27 millions d'habitants, seul le dixième du territoire ayant pu "être aménagé et habité par l'homme", ce qui n'empêche pas le Canada de compter parmi les grandes puissances économiques du monde.

Nous n'avons pas à nous étendre ici sur la longue présence française en bordure du Saint-Laurent. L'expansion territoriale du Canada s'opère sous l'égide de l'Angleterre, maîtresse du jeu depuis le traité de Paris (1763). Toutes les possessions françaises nord-américaines lui sont alors cédées, à l'exception du minuscule archipel de Saint-Pierre et Miquelon.

1 Mgr Blaise Morand, né en 1932, ordonné en 1958, coadjuteur de Mgr Laurent Morin en 1981, évêque de Prince-Albert depuis 1983.

2 - NDLR

Les colons français, immédiatement soumis à la législation anglaise et protestante, "sont exclus de toute fonction publique, puisque la loi du "Test' oblige les candidats à déclarer notamment 'superstitieux et idolâtre' le sacrifice de la messe".³

L'Acte de Québec (1774) instaure un régime plus libéral. Le 'Test' est supprimé. L'Église catholique peut à nouveau percevoir la dîme : la plupart des anciennes lois françaises et seigneuriales sont restaurées.

L'Acte constitutionnel du Canada (1791) modifie la physionomie démographique du territoire par la séparation des éléments francophones et anglophones. Aux premiers, le **Bas-Canada** (Québec, Montréal...), aux seconds, le **Haut-Canada** (Ottawa et la façade sur les Grands Lacs).

En guerre de 1812 à 1814, les États-Unis et le Canada signent le **traité de Gand**. Il fixe la limite des deux pays sur le 49^e parallèle, depuis les Montagnes Rocheuses jusqu'au lac des Bois, désormais point de jonction de l'Ontario, du Manitoba et des États-Unis. Mais les frontières du Maine et d'au-delà des Rocheuses demeurent imprécises jusqu'en 1842 et 1846.

Par **l'Acte d'Union** (1840), Haut et Bas-Canada s'associent sous le nom de **Canada-Uni**. L'un et l'autre élisent, au parlement commun, le même nombre de députés, bien que les anglophones soient nettement minoritaires (173 000 contre 524 000 francophones). Le français perd son caractère officiel. Mais, en dépit des espérances anglaises, l'assimilation des Canadiens-Français par l'élément anglophone ne se réalise pas. Ce gouvernement hétérogène ne pouvait durer.

L'Acte de l'Amérique du Nord Britannique (1867) constitue la loi fondamentale : il crée un nouvel État, le **Dominion** du Canada, confédération formée à l'origine de quatre provinces : Nouveau-Brunswick, Nouvelle-Écosse (ancienne Acadie), Ontario (ancien Haut-Canada), Québec (ancien Bas-Canada). Elle du Prince-Édouard s'y associe en 1873.

Chaque province possède son gouvernement. Celui-ci exerce ses pouvoirs sous la tutelle du gouvernement fédéral, installé à Ottawa et détenteur des attributions politiques essentielles. Un Gouverneur Général joue le rôle de représentant personnel du souverain britannique.

Pour obtenir l'adhésion du Bas-Canada (Québec) à la Confédération, il fallut accorder aux provinces leur autonomie interne, la pleine maîtrise de leur système scolaire et la reconnaissance, comme langues officielles, de l'anglais et du français.

3. La Grande Encyclopédie, Larousse, 1972, p. 2226.

L'expansion du nouvel État fédéral

En 1867, les "Pères de la Constitution" voient grand et loin. Une devise ambitieuse indique l'objectif rêvé : **A mari usque ad mare**. C'est un Canada transcontinental, doté de provinces nouvelles, qu'ils veulent constituer, défi relevé sans perte de temps. Avant la fin du siècle, la Confédération s'étendra sur 5 000 km, d'un océan à l'autre, comme les États-Unis.

1869: Achat à la Compagnie de la Baie d'Hudson de la vaste Terre de Rupert (Territoires du Nord-Ouest).

1870: Création, à partir de la Baie d'Hudson, du **Manitoba**, la première et la plus orientale des trois provinces des Prairies.

1871: Le 20 juillet, la **Colombie britannique** accepte d'entrer dans la Confédération, sous réserve qu'une liaison ferroviaire l'unisse à l'Ontario et au Québec. Celle-ci se construit les années suivantes au prix d'énormes difficultés. Une nouvelle et magnifique province de près d'un million de km² enrichit la Confédération d'une longue façade sur le Pacifique. Le rêve grandiose de 1867 s'est concrétisé !

L'extension de voies ferrées provoque un afflux d'immigrants, le développement économique de l'Ouest canadien et donne naissance de nouvelles provinces. Celles de la **Saskatchewan** et de l'**Alberta** sont créées en 1905. Elles englobent, avec le Manitoba, la vaste région des Prairies. C'était huit années après l'arrivée en **Saskatchewan** d'un premier groupe des Filles de la Providence de Saint-Brieuc.

La province de Saskatchewan

Ce qui précède visait seulement la formation et l'expansion territoriale du Canada, nation choisie par les Filles de la Providence de Saint-Brieuc pour inaugurer leur activité missionnaire à l'étranger. A peine avons-nous cité la province de ce vaste pays où elles s'établirent en premier lieu. Il nous semble donc normal de présenter la Saskatchewan qui étale ses 652 000 km² sur une longueur de 1200 km, depuis les Territoires du Nord-Ouest jusqu'à la frontière des États-Unis.

La province tire son nom d'une rivière importante, formée de deux branches issues des Montagnes Rocheuses : Saskatchewan-Nord et Saskatchewan-Sud. Leurs eaux se mêlent à quelques kilomètres de Prince-Albert, vers l'est, et aboutissent au lac Winnipeg. C'est la rivière la plus longue des "Prairies", terme consacré pour désigner les provinces de l'Alberta, de la Saskatchewan et du Manitoba, même si les forêts l'emportent notablement en superficie sur les grandes plaines à blé des "Prairies", source principale de la richesse de cette région.

Étés brefs, hivers rigoureux, pluviosité médiocre caractérisent la Saskatchewan. La facilité de l'irrigation, la fertilité du sol dans les basses terres du tiers méridional de la province, une forte immigration lui assurent une agriculture prospère, base de son activité économique (voir la carte du hors-texte).

Population de la province

Une loi de 1872, relative aux terres du Dominion, détermine le mode d'attribution des lots aux colons, le gouvernement fédéral souhaitant l'arrivée dans le pays de nombreux immigrants, indispensables à sa mise en valeur.

A l'arrivée des Filles de la Providence, la Saskatchewan ne jouissait pas encore du statut de province. Elle l'obtient en 1905. Mais l'immigration n'avait pas attendu cette date pour occuper les lieux : 15 000 colons s'y étaient déjà installés en 1885, mêlés aux métis et aux Amérindiens de diverses tribus. Dans les débuts, leur nombre augmenta lentement puisque, en 1901, quatre ans après l'arrivée des Filles de la Providence, la population du vaste territoire n'excède pas 91 000 habitants. Elle grossit considérablement pendant une trentaine d'années, passant à 922 000 habitants en 1931 ; elle se stabilise ensuite. Le recensement de 1988 indique 1 010 000 h. (4% de la population du Canada), dont 268 700 catholiques. Deux agglomérations importantes se détachent du lot urbain : Régina (187 000 h.), capitale de la province, archevêché et Saskatoon (201 000 h.), évêché. Prince-Albert, évêché également, où les Filles de la Providence furent accueillies en 1897, s'est moins développé (34 000 h.).

En 1905, l'élément anglophone et l'élément francophone de la Province étaient d'importance à peu près égale. Mais le second est vite submergé par l'immigration. Il ne représente plus que 2% des habitants de la Saskatchewan : environ 20 000 francophones, quatre fois moins que les autochtones, de sorte qu'en 1988 le gouvernement provincial fit abolir le français comme langue officielle.

I) LA SITUATION EN France

La congrégation des Filles de la Providence fut fondée en 1818, Saint-Brieuc, par l'abbé Jean-Marie de la Mennais, dans le but de "faire connaître et aimer Jésus-Christ".

Le Père de la Mennais avait une âme missionnaire et ne craignait pas d'encourager ses fils spirituels, les Frères de l'Instruction Chrétienne, à partir à l'étranger pour y porter la Bonne Nouvelle. Il souhaitait la même chose pour ses religieuses. Cependant ces dernières hésitaient à s'éloigner de la Bretagne. Il fallut un motif très grave pour qu'elles se décident à la fondation canadienne de 1897: la survie même de leur congrégation.

Vers la fin du XIX^e siècle, la situation en France était des plus précaires pour les congrégations religieuses. Le pays avait été transformé par la révolution industrielle. Une bourgeoisie nouvelle, riche du profit industriel, s'affirmait. L'exode rural s'étendait et allait grossir le prolétariat dans les agglomérations industrielles. Dans ce monde nouveau surgit le credo de la science et du progrès. Les politiques de sécularisation et de laïcisation y trouvaient un terrain favorable. On était en pleine période anticléricale. Jules Ferry résumait ainsi ses objectifs : "L'humanité sans Dieu et sans roi". Tous les moyens servaient à "tuer la religion" et le moindre n'était pas le ridicule. Un dessin de Gill dans *La Petite Lune* montre Jules Ferry "mangeant du curé" (XIX^e siècle, Paris, Musée Carnavalet). Il y a aussi dans ce même musée un pot à tabac communal en forme de bonnet rouge : un républicain écrasant un jésuite. C'est la déchristianisation de la France I

La séparation de l'Église et de l'État avait été proclamée par la Commune de Paris dès 1871. La République laïcisa les grands services publics : le crucifix disparut des tribunaux ainsi que des hôpitaux dont le personnel fut laïcisé.⁴ Des congrégations religieuses furent expulsées ; l'Église cessa de recevoir des subsides de l'État. La fondation de l'école laïque, pièce maîtresse de Jules Ferry, porta un bien gros coup aux congrégations enseignantes : l'école laïque était subventionnée par l'État alors que l'école libre ne recevait aucune rétribution.

Cette situation causait de graves problèmes aux Filles de la Providence. Seraient-elles expulsées de France ? Déjà en maints endroits il fallait cacher son identité de religieuse et revêtir le costume laïc. Il s'agissait de trouver un lieu de refuge pour assurer la survie de la Congrégation. La Providence a ses vues... Et c'est l'Ouest canadien qui devait devenir ce lieu de refuge désiré.

4. Il y a, dans la chapelle des Filles de la Providence, à Saint-Brieux (Saskatchewan), le crucifix du tribunal de Nantes, apporté au Canada par la famille Bergot. Un autre crucifix, venant également d'un tribunal dépouillé, fut apporté par les religieuses et est conservé précieusement aux archives Prince-Albert, Saskatchewan.

II) APPELS - HÉSITATIONS - DÉCISIONS

Le 1^{er} janvier 1896, à l'occasion du Nouvel An, notre Révérende Mère reçut une carte de visite de Monsieur André Bodard, agent de colonisation de la France au Canada. Ce titre attira l'attention de la Soeur chargée de répondre aux cartes, parce qu'à ce moment nous pensions à fonder une maison à l'étranger.

Les demoiselles Bodard étaient élèves de notre maison à St-Malo. Tout naturellement nous prîmes des renseignements sur cette famille et nous apprîmes que le représentant du Canada avait un grand désir de voir notre communauté se répandre dans l'Amérique du Nord. A partir de ce moment, nos Soeurs causèrent avec lui des colonies ; pour sa part, il vantait le Nouveau Monde et la facilité que nous avions d'y aller.

Cependant notre Révérende Mère Générale, Mère St-Charles, prenait son temps. Elle recueillait aussi des informations en Belgique et en Espagne pour essayer de nous y implanter. Ses Filles ne seraient pas si éloignées, les communications seraient plus faciles et l'exil moins pénible. Mais toutes nos démarches furent sans résultat. Le bon Dieu nous voulait-il donc au Canada ? "Les Mères du Conseil virent dans cet échec une indication de la volonté de Dieu et se confièrent à la Providence"?

Entre temps, lors de sa visite à St-Malo, le 11 mars 1896, notre Révérende Mère eut une rencontre avec M. Bodard. Celui-ci lui promit de faire des démarches pour nous donner l'école de Domremy, nouvelle colonie pas encore entièrement fondée. Il devait y conduire en avril cinquante familles de Vendée et de Belgique. Son désir était d'emmener avec lui, dès ce premier voyage, trois Sœurs pour ce pays lointain, à trois jours de chemin de fer de Montréal.

Notre Mère revint de St-Malo, encouragée. Elle fit part de ce projet naissant à M. le supérieur et à l'évêque, Mgr Fallières. (Nous étions encore diocésaines). Ce dernier nous pria de lui envoyer par écrit un compte rendu exact de l'entretien de M. Bodard. Cela fut fait sans délai.

Peu après, Monseigneur demanda une entrevue avec M. Bodard. Celui-ci, croyant sa cause gagnée à l'avance, se hâta de se rendre à St-Brieuc. Je cite les notes manuscrites à ce sujet :

"Monsieur Bodard fut déconcerté de son entretien avec Mgr l'évêque qu'il trouva un peu moqueur. Sans se rendre bien compte

des intentions du prélat, il le crut opposé au projet et revint à la Providence sans espoir de réussite. Mais il ne se découragea cependant pas ; il écrivit dès le soir une lettre à Monseigneur Pascal pour lui faire connaître ses démarches et notre désir, afin que l'évêque de Prince-Albert s'intéressât lui-même à sa cause.

"Et nous, sans être intimement convaincues de la possibilité d'exiler nos Soeurs, sans trop savoir où, et sans ressources assurées, nous prions ardemment pour la réalisation de l'entreprise.

C'était bien le bon Dieu qui agissait, la divine Providence qui conduisait l'affaire.

Le 19 mars 1896, au beau jour de la fête de saint Joseph, présidée par Monseigneur, le conseil se réunit immédiatement après la grand-messe sur la demande de Sa Grandeur qui nous parle de l'affaire du Canada, en montre les inconvénients et nous cite la tentative infructueuse des religieuses de Montbareil en Angleterre.

Monseigneur conclut ses remarques par ces paroles :

"J'ai écrit hier au soir à Monseigneur Pascal pour demander des renseignements détaillés sur la position qui vous sera faite là-bas. Je vous recommande à sa paternelle bonté, car je ne lui enverrai mes Filles que s'il peut être leur père à ma place et leur procurer les secours spirituels dont elles auront besoin ainsi que les moyens de vivre".

Nous lui demandâmes l'autorisation d'écrire à M. Bodard pour le prier de faire les démarches nécessaires pour notre installation en Canada.

C'est dire que le projet était accepté en principe. Sur la réponse affirmative de Monseigneur, nous envoyâmes une dépêche à M. Bodard pour lui dire d'envoyer à Mgr Pascal la lettre qu'il avait écrite la veille".

Nous n'avions pour le moment qu'à prier en attendant la réponse de Mgr Pascal et nous le faisons de grand coeur dans l'espoir d'une réponse favorable. •

Avant qu'elle nous arrivât, nous reçûmes de l'Amérique du Nord des renseignements propres à nous détourner de notre entreprise : la pauvreté du pays, la rigueur et la longueur de l'hiver, la nécessité de

posséder parfaitement l'anglais et la nécessité de se préparer dans un cours d'École Normale.'

La réponse de Mgr Pascal arriva le 8 avril. Mgr Fallières s'empessa de nous l'envoyer sans commentaire. Cette lettre signalait les inconvénients que je viens d'énumérer. Mgr Pascal y ajoutait : "Pour toutes ces raisons, et d'autres qui se supposent aisément, je ne crois pas pouvoir encourager et chercher à rendre malheureuses des âmes religieuses, mes soeurs et mes compatriotes".

La narratrice ajoute cette finale : "Nous lûmes ces lignes sans découragement, cependant la prudence nous fit abandonner le projet en attendant de meilleures nouvelles. La Providence était là pour conduire les événements".

Notons bien cette dernière phrase : "La Providence était là pour conduire les événements". Cette parole fait ressortir magnifiquement l'esprit de la congrégation des Filles de la Providence, "esprit de foi profonde et d'abandon total à la Providence". C'est dire que l'héritage spirituel reçu du Père de la Mennais et des Mères fondatrices était fidèlement conservé et imprégnait les décisions à prendre.

Le 18 juin 1896, arrive une lettre de M. Bodard, faisant voir le beau côté de l'engagement envisagé au Canada.

"A cette lettre, nous avons répondu que nous attendrions une demande formelle de Mgr Pascal avant d'entreprendre le projets".

Le 4 juillet 1896, nouvelles lettres ! M. Bodard avait écrit à un monsieur de Prince-Albert et celui-ci en fit part aux vicaires généraux. Ceux-ci, en l'absence de Mgr Pascal, prirent sur eux d'écrire au nom de leur évêque⁹. C'étaient des lettres très détaillées. Nous reproduisons en entier celle adressée à notre Mère.

Prince-Albert, Sask.,

le 18 septembre 1896

Révérènde Mère St-Charles, Supérieure générale.

Ma Révèrende et bien Chère Mère,

"Par le même courrier, j'écris à Monseigneur l'évêque de St-Brieuc pour que sa Grandeur daigne approuver le départ de vos filles pour mon lointain vicariat. M. A. Bodard est ici en ce moment. Nous nous sommes tous concertés, et la conclusion

7. École Normale : nom donné jadis au cours d'entraînement pédagogique.

8. Manuscrit, Archives Filles de la Providence, Paris.

9. Mgr Pascal était en visites pastorales dans la partie la plus éloignée de son immense vicariat et ne pouvait correspondre avec sa maison épiscopale.

finale est de vous prier d'envoyer au printemps prochain cinq de vos Filles. Trois pour former un établissement et prendre l'école de Saint-Louis, s'il y a moyen, et puis deux pour le service de l'évêché. Parmi les deux dernières, elles seraient les mamans de la maison ; on désirerait qu'elles se chargeassent de la cuisine et de la lingerie pour environ six ou sept personnes : deux ou trois prêtres, deux ou trois Frères convers religieux et Monseigneur. C'est tout le personnel.

Elles auront accès à la chapelle intérieure où est le Saint Sacrement ; tout le bas de la maison serait à leur usage, et nous leur donnerions environ 45 F. par mois aux deux réunies.

Ce secours serait précieux pour l'entretien de la petite famille de Saint-Louis d'où l'on est séparé par 28 km. Parmi ces dernières, il faudrait qu'une ou deux possède le plus possible d'anglais. La fondation de Saint-Louis est pour répondre aux désirs de Mgr Fallières dans la lettre que vous avez adressée au R. P. Michel en mon absence le 9 juillet. A St-Louis, il y a un prêtre résident, une bonne église et une bonne école paroissiale qu'on tâcherait d'obtenir pour les soeurs, dès lors qu'une ou deux d'entre elles seraient qualifiées pour l'enseignement. L'école préparatoire aux examens du gouvernement se fait dans une communauté de religieuses, où les membres des différents ordres voulant se préparer aux examens et certificats se réunissent quelques semaines.

Une fois St-Louis fondé, nous penserions immédiatement et sans trop tarder à la fondation de Domremy, qui n'est qu'à 12 ou 13 km de St-Louis.

Les trois petits groupes se réuniraient aux vacances pour la retraite annuelle. Monsieur Bodard obtiendrait, je crois, pour le voyage, des grandes concessions et la divine bonté de la Providence serait là pour veiller sur vous, comme elle ne cesse de veiller sur nous. Votre pauvre évêque, en vous acceptant pour ses Filles, vous témoigne tout l'intérêt possible à son excessive pauvreté.

Voilà, ma Très Révérende Mère, ce que j'ai cru devoir vous communiquer par cette première lettre par laquelle je me recommande bien à vos prières et à celles de vos chères Filles, vous priant d'agréer mes sentiments de respect et de dévouement en N.S. et MI"

Albert, Ev. Vic. Ap. de la Saskatchewan

La réponse textuelle du Conseil fut la suivante

"Si, comme vous le croyez, notre présence au Canada est pour

le bien des âmes et la gloire de Dieu, la divine Providence nous y conduira un jour ; nous sommes entre les mains du bon Dieu pour travailler à sa vigne dans le lieu et de la manière qu'il nous fera connaître".

Monseigneur de St-Brieuc était absent quand cette intéressante lettre nous arriva. Notre Mère écrivit à Mgr Pascal pour lui dire qu'en l'absence de sa Grandeur, elle ne pouvait prendre aucun engagement. Elle le remerciait de son dévouement et de la protection paternelle qu'il nous accordait, mais sans montrer son sentiment ni pour ni contre l'acceptation. Elle terminait en montrant sa soumission aux décrets de la divine Providence sur nous.¹⁰

Quelques jours après l'arrivée de Monseigneur, notre Mère et la mère assistante se rendirent à l'évêché pour traiter de cette importante question. Sans s'opposer à ce projet, Sa Grandeur y voyait des inconvénients et revenait toujours sur l'échec des dames de Montbareil en Angleterre.

De son côté, notre pauvre Mère était dans l'angoisse à la pensée d'exiler si loin ses Filles et de les exposer peut-être à de dures privations qu'elle ne pourrait partager et qui n'arriveraient même pas à sa connaissance. Pendant de longues nuits sans sommeil, elle ne voyait que le Canada, que l'exil. D'autre part elle ne voulait pas mettre obstacle à la volonté de Dieu.

Dans les alternatives de pour et de contre, elle priait beaucoup, mais l'inquiétude et la tristesse ne la quittaient pas. La majorité du conseil de la congrégation était pour la fondation ; mais comme il n'était composé que de cinq membres, il fut décidé que toutes les Mères vocales (= Mères ayant le droit de vote) seraient appelées à prendre leur part de cette décision.

Depuis l'aggiornamento, nous parlons beaucoup de co-responsabilité, de consultation, d'autorité collective, que sais-je ? Or notons bien la décision du Conseil général en 1896 :

"Toutes les Mères vocales seraient appelées à prendre leur part de responsabilité. C'est ce qui se fit.

Une réunion fut fixée pour le 8 novembre, réunion précédée par une neuvaine de prières et de mortifications dans toute la congrégation et même chez les enfants.

10. Texte des Archives, Filles de la Providence, Paris.

11. Ibid.

Cependant la Mère Générale ne réussissait pas à surmonter ses inquiétudes. On avait déjà beaucoup prié le Père Fondateur. C'est près de ses précieux restes qu'elle voulut obtenir lumière et force, par l'intermédiaire du Révérend Frère Cyprien, qui a vécu longtemps de la vie de notre Père, reçu ses plus intimes confidences, et lui succède depuis 36 années dans le gouvernement de l'Institut. C'est notre Frère aîné, il nous aime comme ses Soeurs et désire notre bien. Ses conseils seront d'autant plus sûrs qu'il a fondé plusieurs maisons en Amérique, dont trois au Canada 4²

Après ces réflexions, la Mère Générale envoya au Révérend Frère Cyprien les lettres que nous avons reçues de Prince-Albert et le mémoire rédigé dans nos maisons. Le Révérend Frère répondit, le 4 novembre, par une lettre des plus fraternelles.

Ploërmel (Morbihan), le 4 novembre 1896
Fête de S.Charles, votre bien-aimé *Patron*

D. + S.

Institut des Frères
de l'Instruction Chrétienne

Ma très Révérende Mère,

Tout d'abord bonne et sainte fête...

Ce matin nous avons recommandé toutes vos intentions à votre glorieux Patron et à St-Joseph - Puisse aussi Notre Vénéré Père de la Mennais inspirer votre Chapitre ! Dimanche prochain nos communions seront pour vous.

Je suis très partisan de la Fondation dont vous me parlez. Du reste je vous fais adresser sur ce point des renseignements fort intéressants.

Excusez-moi, je vous prie, car je ne puis plus écrire. Avec tous mes vœux, agréez l'hommage de mon religieux et bien tendre respect en N. S. et aussi pour vos saintes religieuses. Je ne désespère pas de voir un jour les Enfants de M. de la Mennais réunis dans cette belle et lointaine Mission.

E Cyprien, S. Gal.

Il y avait aussi la lettre du frère Abel, avec des renseignements importants sur le Canada.

"Après la lecture de ces lettres, notre Mère fut transformée.

12. Ibid.

On aurait pu croire qu'un rayon céleste était descendu dans son âme. Que nous étions heureuses de la voir gaie ! Elle allait au moins s'exécuter de bon coeur et avec joie".

Les lettres des frères Cyprien et Abel furent copiées et envoyées dans toutes les maisons.

Le grand jour du vote arriva... C'était un moment solennel ! La réunion prévue fut présidée par Mgr Fallières lui-même. Après avoir imploré les lumières du Saint-Esprit, Monseigneur fit connaître le but de la réunion, en montra l'importance et fit lire les lettres de Mgr Pascal, mais on sentait qu'il insistait sur les inconvénients.

Puis ce fut le vote secret. "Chaque supérieure de fondation déposa dans l'urne une enveloppe cachetée, contenant les votes de sa communauté. Ensuite chaque religieuse de la maison mère y déposa le sien". Monseigneur fit le dépouillement des votes : 101 pour, 8 contre, aucun vote nul !

"Pas une observation ne fut faite. Cette dignité, ce silence, cette union des voix édifièrent Monseigneur. "Je vous félicite, mes Filles, dit Sa Grandeur, de votre généreux dévouement. J'en suis édifié, mais pas surpris, je m'y attendais".

La fondation du Canada était donc acceptée en principe. L'évêque de St-Brieuc et la Mère Générale s'empressèrent de faire connaître cette décision à Mgr Pascal. Mais par la suite, il y eut, semble-t-il, quelques hésitations de la part de ce dernier ; on n'y comprenait rien, car il avait d'abord exprimé sa joie, son enthousiasme reconnaissant à la pensée de recevoir les Filles de la Providence dans son diocèse. Les affaires traînèrent en longueur et ce n'est qu'à la mi-mars 1897 que le tout fut mis au clair. Enfin on irait au Canada. La décision prise le 19 mars 1896 et le vote du 8 novembre de la même année allaient devenir effectifs.

Parmi les nombreuses volontaires, le Conseil choisit, le 19 mars 1897, six religieuses pour la fondation nouvelle : Mère St-Jean Berchmans, Mère Marie du Rosaire, Mère Marie Berchmans, Soeur St-Philippe, Soeur Ste-Germaine et Soeur Marie-Madeleine. On écrivit à ces religieuses pour voir si elles étaient toujours disponibles pour cette mission. Leur réponse affirmative ne surprit personne. Le départ fut fixé pour le mois d'avril. Mère St-Jean Berchmans fut nommée supérieure du groupe ; nomination inattendue car la Mère Assistante, Mère St-Vincent-de-Paul, devait accompagner le groupe au Canada et y rester toute une année, comme guide et mentor.

Hélas ! cette chère Mère, si dévouée au Canada et si ferme dans le désir de la fondation, mourut le 21 février. C'était un grand deuil pour le Conseil et pour les Soeurs partant au Canada.

Le 26 avril, un mercredi, à onze heures du soir, les six missionnaires dirent un "au revoir" ému à la chère maison mère.

Pour clore ce chapitre, disons un mot sur chacune d'elles :

Mère St-Jean Berchmans (Mélanie Noury, 1867-1936) était originaire de Pleudihen, sur la Rance. A trente ans elle devenait directrice du premier contingent qui s'en allait vers l'inconnu. C'était une âme ardente et généreuse qui, sous des dehors plutôt froids, cachait un coeur très sensible et aimant. Elle était très attachée à sa famille et à sa congrégation. Son départ fut un véritable déchirement. De plus, elle sentait lourdement sa responsabilité de supérieure. Mais, avec un courage de fer, elle fit héroïquement son sacrifice et alla bravement de l'avant.

Mère Marie du Rosaire (Hortense Lorre, 1865-1907) était le type de la vraie missionnaire. D'un caractère très gai, exubérant parfois, elle semait la joie autour d'elle, car à cette jovialité de bon aloi, elle joignait une charité exquise. En entrant au Noviciat, elle avait fait part à ses Supérieures de son grand désir des missions. "Je me fais Fille de la Providence, avait-elle dit, à la condition que l'on m'envoie en pays étranger à la première fondation que la communauté y aura." Son désir fut exaucé.

Mère Marie Berchmans (Marie Bédier, 1875-1914) était de Rennes et avait fait ses études au Vieux Cours ainsi qu'à la Providence de St-Brieuc. Elle avait un jugement très sûr, nous dit sa biographie. Son adresse à manier l'aiguille et son talent pour la décoration des autels la rendirent précieuse à l'évêché de Prince-Albert.

Soeur St-Philippe (Jeanne Marie Bourgault) naquit à Planguenoual le 8 février 1854. Elle était donc âgée de quarante-trois ans en 1897 et avait déjà passé bien des années en communauté, au Rocher Malouin et à St-Brieuc, où elle remplissait les fonctions d'infirmière avec un tendre dévouement. Dès qu'elle entendit Mgr Pascal parler du bien à faire dans l'Ouest Canadien, elle sentit un immense désir d'y aller, aussi fut-elle heureuse quand elle apprit qu'elle avait été choisie pour faire partie du premier départ.

Soeur Marie-Madeleine (Thérèse Boutrais, 1865-1928) était originaire de St-Trimoël, Bretagne. Lorsqu'à l'âge de vingt-quatre ans elle franchit le seuil du noviciat, sa Mère Maîtresse se rendit compte que Dieu lui confiait un trésor.

Sa constante abnégation et son oubli de soi étaient remarquables... Soeur Marie-Madeleine était une personne très unie à Dieu en même temps que très active. Elle était incomparable par son esprit large, sa piété sans ostentation et son zèle d'apôtre. Tous ceux qui l'ont approchée ont grandement apprécié sa cordiale et franche bonté.

Soeur Ste-Germaine (Marie Joseph Rolland, 1864-1946) était des Landelles en Combourg. Au Canada, elle rendit de grands services comme cuisinière. On lit dans sa biographie : "Elle se montrait accueillante à tous ceux qui avaient affaire à elle... Elle voyait juste et ne craignait pas d'avertir quelqu'une qui s'écartait du droit chemin".

III) VERS LE CANADA

Les fondatrices s'embarquèrent à Boulogne le 28 avril 1897 et arrivèrent à New York le 10 mai suivant. Ce départ des missionnaires fut pénible. Le frère Urbain, qui s'était occupé de les accueillir à Vincennes et de les piloter à Paris, en était navré. Dans une lettre qu'il écrivait en revenant de conduire les voyageuses à la gare du Nord, il disait : "Que le bon Dieu protège cette première phalange de Filles de la Providence qui va si loin établir le règne de Dieu auquel elle a consacré toute son existence !... La bonne Mère Supérieure était tout particulièrement émotionnée. Elle était admirable de foi malgré ses larmes... Après la séparation, qui a été dure de part et d'autre, je l'avoue au risque d'être taxé de faiblesse, je m'imaginai voir cette chère Supérieure s'en aller là-bas comme une petite victime qui va au sacrifice...".

De son côté, Mère St-Jean Berchmans écrivait de Boulogne : "Mon Révérend Frère,

"Entre Frère et Soeur il est bien permis de laisser voir ses faiblesses, n'est-ce-pas ? Du reste, cela me soulagera. Je suis navrée de partir. Jamais je n'aurais cru tenir autant à tous les miens. Mon courage est faible, pour ne pas dire plus. J'ai hâte d'être rendue car mon arrivée à la Saskatchewan me rapprochera de mon retour au pays et dans la famille. Je suis seule, toute seule, et obligée de soutenir les autres. C'est trop.

"Le bon frère Urbain vous écrira, il pourra vous dire mieux que moi dans quel état et dans quelle disposition il me voit partir. Il est bon pour nous, pour moi surtout. Je ne saurai point assez le remercier.

"Que Notre-Seigneur vous bénisse tous, vous qui faites tant de bien à vos Soeurs et qui songez spécialement aux Canadiennes.

"Merci, mon Révérend Frère. Veuillez offrir mon profond respect au très Révérend Frère Cyprien.

Votre soeur qui part en exil,

Soeur St-Jean Berchmans, Fille de la Providence.""

Il semble que le voyage n'ait pas été trop mauvais, en dépit du mal de mer. Un télégramme de New York, envoyé par Mère Marie Berchmans à sa mère, disait : "Heureuse traversée, santé bonne". A New York, les Sœurs ne restèrent que quelques heures et prirent le train pour Montréal : les Frères les y attendaient. Elles visitèrent La Prairie ainsi que le couvent des Sœurs Grises de Montréal et, après un jour et demi, en route pour l'Ouest !

Quand enfin les Filles de la Providence arrivèrent à Prince-Albert, il faisait nuit et personne n'était venu les accueillir à la gare. C'est que, par erreur, leur arrivée avait été annoncée pour le 15 avril au lieu du 15 mai. Le télégramme que M. Bodard avait adressé de Regina à Mgr Pascal n'était pas rendu à destination. Quel crève-coeur pour les Soeurs de se trouver seules dans les ténèbres, sans appui, dans ce pays neuf L.. Par hasard, un M. Phillion, qui savait que Mgr Pascal attendait des religieuses, se trouvait là. Il s'empressa de conduire les voyageuses au couvent des Fidèles Compagnes de Jésus, où des lits avaient été préparés à leur intention."

Le lendemain matin, Mgr Pascal invita les Soeurs et on put enfin s'expliquer. Les fondatrices ont toujours loué la bienveillance de Mgr Pascal à leur égard. Il fut décidé que trois Soeurs resteraient Prince-Albert et que les trois autres iraient à la mission de St-Louis de Langevin.

A l'évêché, les soeurs Marie Berchmans, St-Philippe et Marie-Madeleine avaient charge de la cuisine et de la couture. Le personnel de l'évêché comprenait Sa Grandeur, quatre Peres et trois Frères Oblats. Tout ce monde était attentionné aux religieuses. Mgr Pascal, le premier, était soucieux de leur bien-être jusque dans les plus petits détails. Un des Frères allait quérir l'eau pour la maison et apportait le bois pour le poêle de la cuisine."

13. Archives F.I.C., Rome.

14. Les Fidèles Compagnes avaient tenu pendant quelques années un pensionnat à Prince-Albert, puis elles étaient parties ailleurs, laissant la bâtisse à Mgr Pascal.

15. Les Sœurs sont restées à l'évêché jusqu'en 1914.

St-Louis - 1897

Mère St-Jean Berchmans, Mère Marie du Rosaire et soeur Ste-Germaine furent les fondatrices de St-Louis de Langevin. M. Barbier, curé de St-Louis, vint au-devant d'elles à Prince-Albert. Le mercredi 20 mai, les Sœurs prirent place dans la voiture de Monseigneur, conduite par le Père Gabillon. Le Père Maisonneuve et M. Barbier suivaient dans une autre voiture. On mit quatre heures à faire le parcours. Arrivées à la rivière Saskatchewan-Sud, les Soeurs eurent la surprise de traverser sur un bac ("espèce de pont ou bateau roulant", explique Mère St-Jean Berchmans dans ses notes) et de voir de l'autre côté les habitants de St-Louis qui les attendaient et qui leur firent une chaleureuse réception. Les Soeurs logèrent au presbytère tant que la construction du couvent ne fut pas terminée. Elles se mirent bien vite à la tâche. "Jeudi, nous cherchons un peu nos affaires. Vendredi, nous plantons nos choux, notre salade, nos patates, etc."¹⁶

Dès leur arrivée à St-Louis, les Soeurs s'occupèrent à préparer les enfants à la première communion. Le gouvernement leur accorda un permis d'enseigner pour une année avec une légère rétribution.

En 1899 arriva un deuxième contingent de Soeurs et deux d'entre elles entreprirent les études pour acquérir les diplômes du pays. Elles réussirent les examens officiels avec brio. Mère St-Pierre Claver vint alors à St-Louis prendre la direction de l'école en 1900.

Entre temps, on avait agrandi quelque peu la construction des Soeurs afin de pouvoir prendre des pensionnaires ; puis, en 1912, une deuxième extension s'imposait.

Les demandes d'admission au pensionnat augmentaient toujours. Il fallait songer de nouveau à la construction d'un établissement plus spacieux et aussi plus rapproché du chemin de fer qui venait de passer à St-Louis.

Le 27 juin 1919, en la fête du Sacré-Coeur, on bénit la pierre angulaire de la nouvelle construction, laquelle rejoignait celle de 1912 : c'était un joli bâtiment, mi-ancien, mi-neuf, à deux milles de la première résidence.

Mère St-Jean Berchmans a-t-elle joui de son travail ⁷ Pas longtemps ! En effet, le 31 décembre 1919, en revenant du chapitre, Mère Ste-Adélaïde, vicaire, lui donna son obédience pour Howell (plus tard appelé Prud'homme). Là aussi, il fallait construire. Le Conseil Géné-

16. Journal de Mère St-Jean Berchmans, Archives Canada-Ouest.

ral, ayant bien apprécié son travail à St-Louis, crut bon de lui confier le chantier de Howell.

Quant à Mère St-Jean Berchmans, elle nota dans son journal cette petite phrase : "Dieu seul et moi savons ce qui se passe en mon cœur à ce moment"? Elle quitta généreusement l'oeuvre de St-Louis où elle s'était dépensée, corps et âme, depuis la fondation, soit pendant vingt-deux ans.

Le pensionnat de St-Louis devint florissant jusqu'aux années de la "grande dépression" (1930-1940). Le nombre restreint des pensionnaires faisait alors pitié et la plupart y étaient à des prix de charité.

Puis, dans le temps d'après-guerre, les affaires reprirent avec un nouvel élan et on connut encore des années prospères. Ce pensionnat de St-Louis, tout comme ceux de Prud'homme et de Végreville, ont fourni bon nombre de recrues à la Congrégation.

Toutefois les événements nous dirigent presque toujours. Petit à petit, le gouvernement organisa la centralisation des écoles. Les enfants, étant transportés à l'école centrale par des autobus, fréquentaient de moins en moins les pensionnats. Encore une fois le nombre alla en diminuant, si bien que le 30 juin 1980, on ferma le pensionnat. Les salles ont servi à beaucoup de groupes pour leurs réunions pendant plusieurs années. Mais, en 1987, le décret est porté : on quittera cette chère maison remplie d'histoire, de souvenirs, pour habiter une résidence au village et le couvent sera complètement démoli. Plusieurs Soeurs habitent nos autres maisons. Quatre Soeurs seulement résident maintenant à St-Louis et elles sont partie prenante de la communauté paroissiale. Ce sont : soeur Mélanie Raymond, soeur M.-Odile Lanouette, soeur Thérèse Gareau et soeur Georgette Héroux. En 1990, il ne reste qu'une seule religieuse à l'école : soeur Georgette Héroux, qui s'y occupe de la catéchèse de la première communion.

St-Louis • L'école n° 14

L'école St-Louis dé Langevin, école "publique catholique", était une structure en bois, toute neuve, bâtie par la famille Boucher et contenant deux classes. C'était la quatorzième école construite dans les Territoires du Nord-Ouest. On l'a toujours appelée "l'école n° 14", même longtemps après que le gouvernement, sous le régime Anderson (1930-1935) eut changé son numéro de 14 à 4908 et lui eut enlevé son titre de "catholique".

C'est dans cette école que Mère St-Jean Berchmans fit ses débuts d'enseignement au Canada. Elle ne possédait pas de diplôme canadien mais espérait recevoir un certificat provisoire. Déjà, en France, elle avait étudié l'anglais. Elle passa les deux mois de juin à août à prendre des leçons supplémentaires à Prince-Albert sous l'égide de Miss MacKIMley.

Notons en passant que le secrétaire du n° 14 n'était autre que M. Louis Schmidt, jadis attaché au service de Louis Riel⁸ lors des conflits de 1870 au Manitoba. A l'école, il avait pour rôle d'inspecter toutes les commandes pour la bibliothèque. Lorsqu'on recevait des livres de référence pour l'Histoire, il les lisait soigneusement et parfois il écrivait dans la marge : "mensonge effronté !" C'est qu'il avait vécu toute l'histoire de Riel - en 1870, au Manitoba et en 1885, en Saskatchewan. Lors de cette deuxième expérience, il n'était plus secrétaire, mais sa plume vigoureuse envoyait article sur article aux divers journaux de l'Ouest pour appuyer les requêtes de la nation métisse.¹⁹

L'ouverture de l'école se fit le 30 août. Le 27 novembre, visite de l'inspecteur. "Il passa tout l'après-midi dans la classe. Je la fis en anglais et lui-même questionna les enfants. Il parut content, et moi je l'étais, car les enfants avaient bien répondu. La suite nous a montré le contraire."²⁰

Le 19 mars 1898, Mère St-Jean Berchmans reçut du ministère, par la poste, un chèque de 98,00 \$ pour son travail à l'école, de septembre à décembre de l'année 1897. Les syndics proposèrent alors un engagement par écrit (500,00 \$ pour l'année), à condition que le gouvernement les aide. Le 15 juin suivant, le Premier Ministre lui-même, M. Haultain, visita l'école. Il paraissait bien disposé et "on a compris, dit Mère St-Jean Berchmans, que pour cette année nous serions rétribués".²¹ Il n'en fut rien. Un mois plus tard, M. Louis Schmidt, secrétaire de l'école, fut avisé par lettre qu'il n'y aurait pas de traitement. Mère St-Jean Berchmans n'obtint jamais de certificat provisoire, cependant on lui permit d'enseigner quelque temps. En

18. Louis RIEL, métis canadien né en 1844 à St-Boniface, dirigea la résistance des métis de la région de la Rivière Rouge (Manitoba), opposés au lotissement des terres, de 1869 à 1873. Il participa à un nouveau soulèvement de l'Ouest (1884-1885). Vaincu, il fut exécuté à Regina en 1885. N.D.L.R.

19. Témoignage de Sr Mélanie Raymond, qui a enseigné au N° 14 de 1930 à 1935 inclusivement.

20. Journal de Mère St-Jean Berchmans, Archives Canada-Ouest.

21. Témoignage de Sr Mélanie Raymond.

septembre 1899, l'école eut une institutrice laïque ; ensuite, à l'automne 1900, Mère St-Pierre Claver, de retour d'Ottawa, fut engagée par la Commission scolaire.

En 1909, Mère St-Victor prit la direction de la petite école où il fallut dès 1912 ouvrir une seconde classe. Le souvenir de Mère St-Victor est resté bien marqué chez ses anciens élèves. Une grande joie pour elle fut de revenir à St-Louis en 1927 pour l'ordination d'un ancien élève, l'abbé J. Alfred Boucher.

Lorsque le couvent fut bâti, en 1919, à deux milles à l'est du "vieux St-Louis", on quitta la petite école n° 14. Cependant les parents et les syndics regrettèrent toujours leurs religieuses, surtout en voyant le manque de discipline à l'école. Ils supplièrent les religieuses d'y revenir. Cédant à leurs instances, les supérieures finirent par leur rendre les Soeurs. Cela exigeait que celles-ci partent du couvent chaque matin avec cheval et "boghei" (buggy) et rentrent le soir.

Disons que, pendant la grande dépression, ce fut le salaire de l'enseignante du n° 14 qui fit vivre la communauté de St-Louis. Dans la suite des années, les districts scolaires s'organisèrent autrement. La centralisation fit fermer le petit n° 14, si historique. Par contre on prit la direction de l'école centrale du village, que l'on garda pendant plusieurs années. Là comme ailleurs, on céda la place aux laïcs, lorsque les effectifs commencèrent à diminuer.

Épreuve... Décès d'une jeune religieuse

La jeune fondation connut bientôt une épreuve douloureuse : Mère St-Alain (Gicquel) était arrivée en 1902, aussitôt après sa première profession. Ses études à Régina avançaient bien et donnaient de grands espoirs, quand elle devint victime de la tuberculose. De 1904 à 1906 elle languit à St-Louis. Lorsque sa famille apprit son état, elle offrit de payer son voyage de retour en France. Mais la réponse donnée par la jeune Sœur reflète l'esprit de toutes les âmes généreuses venues chez nous proclamer la Bonne Nouvelle. Sa réponse, toute de foi, fut celle-ci : "Je me suis donnée à la mission, j'y resterai jusqu'à ma mort. Mais la somme d'argent dont vous voulez disposer pour mon voyage, je vous demande de la donner à la mission après ma mort." Respectueuse de cette demande, après le décès de Mère St-Alain, le 20 février 1906, la famille envoya fidèlement la somme promise.²²

22. Correspondance de Mère St-Jean Berchmans, Archives des Filles de la Providence, Paris.

IV) LE DEUXIÈME VOYAGE

A) Études B) Orphelinat C) Domremy

Se fiant aux premières lettres de Mgr Pascal à la Mère Générale et aux renseignements qu'il y donnait, on avait cru qu'un peu d'anglais aurait suffi au milieu d'une population composée, presque exclusivement, de colons de langue française. Il n'en était rien.

Malgré la loi des Territoires du Nord-Ouest autorisant le français dans les textes officiels et dans les écoles, le ministre en charge s'opposait à un système bilingue. Il travailla fort à imposer un enseignement unilingue, donc anglais, sous prétexte d'unifier le pays. C'était prendre au dépourvu les religieuses arrivées de France. Mère St-Jean Berchmans, à l'école de St-Louis, faisait de beaux efforts, bien sûr, avec son petit bagage d'anglais. Mais, sans brevet du pays, la situation devenait critique ; nous risquions même d'être obligées de quitter cette école.

Mgr Pascal était embarrassé. Il ne pouvait faire autre chose que de supplier la Mère Générale d'envoyer du secours au plus tôt. Il écrivait, le 30 novembre 1898, à Monsieur l'aumônier de la Providence que lui-même, ainsi que l'administration du diocèse (le R. P. Duhaut) désiraient : une Mère parlant l'anglais, une seconde Mère couturière et musicienne pour l'évêché, une Soeur pour aider soeur Ste-Germaine St-Louis.¹³

La Mère Générale comprenait le bien-fondé de cette requête et espérait envoyer une religieuse susceptible de préparer son brevet canadien, ou donner à Mère St-Jean Berchmans les moyens de l'obtenir, suivant la décision de Mgr Pascal.

Quel était ce sujet promis ? On ne sait si Mère St-Sylvestre figurait parmi les volontaires de la première heure. Cependant, lorsque Mère St-Jean Berchmans quitta Rennes en 1897, sa compagne Mère St-Sylvestre composa à son adresse une poésie remplie de sentiments de générosité et de zèle. Pensait-elle aussi prendre part à cette "folle aventure" de la fondation canadienne ?

Quoi qu'il en soit elle fut désignée pour le deuxième contingent, en 1899, avec Mère St-Pierre Claver et soeur St-Léonard.

Nous n'entrerons pas dans tous les détails de ce deuxième voyage. Mais écoutons plutôt quelques mots de leur journal de bord sur "La Champagne" :

23. Archives : lettres de Mgr Pascal.

"Est-ce la peine de parler de la scène si touchante des adieux qu'on nous a faits avant notre départ ? J'y renonce, car je suis incapable d'exprimer les sentiments qui se pressaient dans mon coeur en ce moment solennel !... Si le bon Dieu ne m'eût aidée d'une manière tout à fait sensible, la vue des larmes qui inondaient tous les visages, les paroles si pleines de bienveillance et de tendre charité qui nous étaient adressées auraient pu non pas affaiblir mon courage, mais au moins m'attendrir. Merci à nos bonnes Mères, merci à toutes nos charitables Soeurs de ces témoignages d'affection qu'elles nous ont montrés surtout aux derniers moments. Je n'oublierai jamais cette suprême réunion où la communauté tout entière tenait à nous prouver une fois de plus que c'est en religion que l'on est plus particulièrement capables de fortes et saintes affections."²⁴

Quant à Mère St-Pierre Claver, elle quittait le pays contre le gré de ses parents. Ceux-ci demeuraient à Paris où les voyageuses doivent passer la nuit à l'hôtel. Mère St-Pierre Claver commence ainsi son journal de bord pour la Mère Générale :

"Il est minuit mais je ne puis résister au désir de vous écrire pour vous dire que tout s'est très bien passé. J'ai eu un peu peur quand maman est arrivée à l'hôtel. Quelques instants, elle faisait mal. J'ai pu conserver mon sang-froid et nous sommes parvenues à la calmer, Mère St-Sylvestre et moi.

"Elle venait me chercher pour que j'aille à la maison, c'était son seul désir. Dieu merci, papa et maman ont été raisonnables ; je leur ai fait comprendre la situation ; je me suis montrée très gaie en leur faisant voir les choses du bon côté et ils ont fait leur sacrifice généreusement. J'ai passé un bon moment à la maison ; cela m'a fait du bien, puis tous sont venus me reconduire à l'hôtel vers onze heures.

"Papa et maman ont voulu voir mes compagnes de voyage. Après quelques instants, elles sont retournées dans leur chambre et je suis restée seule avec eux ; c'était le moment difficile, il fallait se séparer, mais le bon Dieu était là encore et vraiment Il nous a fait à tous une grâce de courage et de générosité. Je remercie le bon Maître du fond de mon coeur.

"Oui, je pars heureuse de les avoir revus, peut-être pour la dernière fois, heureuse d'avoir reçu leur chère bénédiction avant de quitter la France."²⁵

24. Journal de bord de M. St-Sylvestre. Archives des F.d.I.P.

25. Journal de bord de Mère St-Pierre Claver. Archives des F.d.I.P.

C'est le 11 septembre à onze heures du soir que les voyageuses arrivèrent à Prince-Albert, accompagnées du cher frère Ulysse, provincial des E.I.C. à La Prairie, Québec. Ce fut un événement inoubliable ! Mère St-Jean Berchmans s'était rendue sur place pour accueillir les nouvelles arrivantes. Elle note dans son journal :

"Joie de la rencontre, indescriptible pour moi.-C'était un souvenir du berceau religieux, des membres de la famille, la patrie dans l'exil. Le coeur à ces heures ne peut dire autre chose que le merci banal mais il envoie vers Dieu le cri de sa reconnaissance par le Laudate. Toutes et chacune, nous étions heureuses. Il fait si bon revoir ceux qui poursuivent le même but, qui ont la même ambition. Inutile d'en dire davantage, leur arrivée fut pour nous ce qu'est le "pain de chez nous" au pauvre exilé. C'était un parfum de la communauté qui embaumait chacune et ravivait le courage de toutes."²⁶

Mère St-Sylvestre fut tout aussi émue de cette première rencontre en terre canadienne. Nous lisons dans ses mémoires :

"Mère St-Jean Berchmans était venue de St-Louis pour nous souhaiter la bienvenue et peu s'en fallut qu'elle ne nous étouffât dans ses bras, au moment où nous arrivions à l'évêché ! Elle était si heureuse de voir de nouvelles recrues ! Nous fûmes conduites au salon où le R. P. Duhaut nous accueillit chaleureusement ; c'est là qu'il vit soeur St-Philippe s'essuyer les yeux au revers de son tablier, ses larmes de bonheur coulaient avec une telle abondance."²⁷

Les nouvelles venues passèrent une journée à Prince-Albert, puis se rendirent à St-Louis, toujours accompagnées du cher frère Ulysse. C'était plus qu'agréable d'être ensemble, mais il avait été décidé que Mère St-Sylvestre et Mère St-Pierre Claver iraient étudier pour passer les examens anglais nécessaires à l'ouverture d'une école. Les voilà donc à rebrousser chemin jusqu'à Kingston chez les Soeurs de Notre-Dame avec lesquelles des arrangements avaient été faits, par l'évêché, pour les recevoir. Accueil bien fraternel chez ces religieuses de Marguerite Bourgeoys, mais le séjour y fut très bref, à peu près un mois : ces bonnes religieuses, toutes fort occupées avec un pensionnat et plusieurs écoles paroissiales, ne purent donner que quelques leçons aux Filles de la Providence. C'était tout à fait insuffisant pour préparer aux examens officiels.

26. Journal de Mère St-Jean Berchmans, Archives des Ed.I.P.

27. Mémoires de Mère St-Sylvestre.

Mère St-Jean Berchmans en conféra avec Mgr Pascal et le Père Duhaut. Il fut décidé que les deux étudiantes iraient à Ottawa chez les Soeurs Grises de la Croix ; elles y recevraient des leçons d'anglais et en retour donneraient des cours de "parisian french". Ces vaillantes Soeurs travaillèrent ferme et, aux examens de mai, un succès complet couronna leurs efforts. Quelle joie ! Le bon frère Ulysse, averti de cette nouvelle, offrit aux étudiantes de passer le congé d'été à La Prairie. Proposition agréable qui fut acceptée. Puis, en octobre, retour à Ottawa. Mais il fallait absolument passer un examen de latin pour décrocher le diplôme d'enseignante. Sur ce, on rappela à Prince-Albert les deux étudiantes, moitié heureuses, moitié déçues. A leur arrivée à Prince-Albert, Mère St-Pierre Claver fut désignée pour la maison et l'école de St-Louis et Mère St-Sylvestre resta à Prince-Albert.

Les études

Nous avons vu les efforts de ces deux religieuses pour se munir des diplômes du pays. Leur dernier stage d'études se fit à l'École Normale de Regina, en 1903. Se trouvaient avec elles Mère St-Benjamin, Mère St-Victor et Mère St-Alain (Gicquel) qui suivaient les cours supérieurs et soeur St-Philippe qui veillait à l'entretien du logis de trois pièces, loué pour la communauté.

Disons en passant que les Filles de la Providence furent les premières religieuses à fréquenter l'école normale en Saskatchewan. En décembre 1903, les deux normaliennes réussirent leurs examens et obtinrent leur permis d'enseignement. Les trois autres étudiantes finirent leurs études de High School pour suivre ensuite leurs cours d'école normale.

Quand un nouveau contingent de religieuses arrivait, il y en avait, presque chaque fois, deux ou trois qui prenaient le chemin des études le zèle des âmes soutenait cet effort. En y pensant, je note cette parole du Père Tillard, parlant de Racines et Traditions : "La marche en avant est toujours celle d'un groupe, traînant après lui une histoire qui le pousse et le juge."

L'Orphelinat

En janvier 1901, Mère St-Pierre Claver est engagée à l'école n° 14 pour 400,00 \$ par année. Quant à Mère St-Sylvestre elle resta à l'évêché jusqu'au moment de prendre la direction d'un orphelinat qui venait d'être fondé par Mgr Pascal : il y avait réuni quelques enfants des environs et avait aussi fait venir quelques orphelins d'Angleterre, pour lesquels il recevait une rétribution.

Le 27 mars 1900, l'évêque avait écrit à la Mère Générale :
"Je viens aujourd'hui vous faire une nouvelle et bien pressante demande pour le mois d'août ou de septembre : trois nouvelles Filles, une Mère et deux Soeurs ; cela portera le nombre à douze : ce seront les douze apôtres du Canada. Imaginez-vous que le bon Dieu m'a ôté le sommeil jusqu'à ce que j'aie consenti à acheter le couvent des Fidèles Compagnes de Jésus qu'elles possédaient Prince-Albert et qui a coûté dix-huit-mille dollars. J'en fais l'acquisition pour cinq mille, et payable en huit ans. Le bon Dieu veut que nous ouvrons là un orphelinat. Il en sera Lui-même le supérieur. Je ne doute pas du succès de cette oeuvre, toute de charité. Vos Filles seraient au désespoir si je confiais cette oeuvre d'autres qu'à elles, je crois."²⁸

Mère St-Sylvestre fut heureuse de prendre la direction de cette nouvelle oeuvre, seule d'abord comme religieuse. De nouvelles recrues arrivèrent de France en juin 1901. Les enfants allaient en classe à l'école de la paroisse, dirigée par Mlle McKinley. Le Père Bruech, O.M.I., avait la responsabilité de l'oeuvre. Mère St-Sylvestre, Mère Marie du Rosaire, soeur St-Philippe et soeur St-Honoré formaient une équipe remarquable. Ensemble elles se partageaient le travail auprès des fillettes, s'occupaient de la préparation des repas et de l'entretien de la maison. Le frère Courbis, de son côté, se dévouait auprès des garçons en dehors des heures de classe. Il avait une ferme et des animaux au nord de la ville, de l'autre côté de la rivière, où les garçons aidaient à faire les foins et s'habituèrent aux travaux de la ferme. Les religieuses formaient les filles à la couture, à l'art culinaire et aux soins du ménage.

Mère St-Sylvestre se plaisait beaucoup à l'orphelinat et s'ingéniait faire plaisir aux enfants. "Elles étaient bien simples et bien dociles de sorte que c'était une vraie vie de famille que nous menions ensemble. Elles aimaient les sorties et encore plus peut-être les leçons de catéchisme et d'histoire sainte que je leur donnais dans notre grande chambre, mes auditrices assises sur leurs talons autour de moi."²⁹

Tout le monde s'intéressait aux enfants de l'orphelinat, l'évêque le

28. Archives des Ed.I.P.

29. Mémoires de Mère St-Sylvestre.

premier. Quant aux citoyens de Prince-Albert, ils étaient pleins d'attentions pour les pensionnaires de St-Patrice. A Noël par exemple, il y avait pour les enfants quantité de jouets, de gâteries et de divertissements de toutes sortes.³⁰

Au début de l'année 1903, Mère St-Sylvestre reprit le chemin des études. L'orphelinat resta quelques mois sans directrice ; en mai, un nouveau groupe de religieuses arrivait à Prince-Albert. Parmi celles-ci, Mère Ste-Adélaïde fut immédiatement nommée pour succéder à Mère St-Sylvestre à l'orphelinat.

La bonne Mère s'y dévoua corps et âme et, tout en vaquant à ses nombreux emplois, elle s'évertuait à apprendre l'anglais. Pour ce faire, elle se rendait chaque matin chez les Dames de Sion, récemment établies à Prince-Albert et elle y suivait humblement les leçons de la classe primaire. C'était tâche difficile et le Père Bruech perdait espoir d'avoir une directrice possédant bien l'anglais. D'autres difficultés et incompréhensions surgirent entre les membres du personnel. Finalement, le Père Bruech fit appel à une congrégation de langue anglaise, les Soeurs de la Charité de l'Immaculée Conception. En juillet 1906, les Filles de la Providence dirent un adieu attristé à cette oeuvre qu'elles avaient beaucoup aimée et à laquelle elles s'étaient dévouées.

Cependant elles ont toujours gardé un vif intérêt pour l'orphelinat de Prince-Albert : quand les bâtiments ont été détruits par le feu, en février 1947, les Soeurs de St-Louis furent heureuses d'héberger un groupe d'enfants en attendant que les nouveaux locaux soient aménagés. De plus, chaque année, lorsque les Chevaliers de Colomb faisaient leur campagne de financement pour l'orphelinat, Mère Ste-Adélaïde ne manquait jamais de donner selon ses moyens.

Domremy

Mère St-Sylvestre; dûment diplômée pour les écoles des Territoires du Nord-Ouest, fut désignée pour une nouvelle fondation : celle de Domremy. Le curé de cette localité était alors l'abbé Barbier, celui-là même qui avait accueilli les Filles de la Providence à St-Louis en 1897. Ce prêtre, très humble et très capable, organisait la paroisse qu'on lui confiait, puis il allait recommencer ailleurs. Partout où il passait, il invitait les Filles de la Providence à partager son apostolat : c'est ainsi

30. Témoignage de Monsieur Jack Mahoney, venu d'Angleterre en 1901, à l'âge de trois ans et élevé à l'orphelinat.

que, par lui, nous sommes entrées dans les paroisses de St-Louis, Domremy, St-Brieux, St-Front et même indirectement à Périgord.

Mais revenons à Domremy. Deux prêtres réclamaient en même temps les Filles de la Providence pour leur paroisse : le Père Krist, de Fish Creek, et M. Barbier pour Domremy. Embarrassé, Mgr Pascal décida que celui des deux qui, le premier, aurait bâti une école et une maison pour les Soeurs serait choisi... Domremy fut prêt d'abord et gagna la partie.

Ainsi le 31 décembre 1903, Mère St-Sylvestre, Mère St-Joseph Calazance et soeur St-Honoré, conduites par les Soeurs de St-Louis, arrivaient à Domremy. Leur première visite en y arrivant fut pour le Seigneur dans la petite chapelle de la mission. Le Père Gabillon, O.M.I., curé de St-Louis, entonna le Magnificat que les religieuses continuèrent de chanter avec enthousiasme. Vers deux heures, le curé Barbier sonna la cloche pour avertir les gens de l'arrivée des Soeurs. Ceux-ci accoururent, joyeux : ils étaient si heureux d'avoir dans leur paroisse des religieuses, et des religieuses de leur pays ! Le lendemain, après la grand'messe, il les présenta à ses paroissiens. Mère St-Sylvestre voulut répondre aux souhaits de bienvenue, mais des cris de "vivent les Soeurs !", lui coupèrent la parole et force lui fut de se taire. Il était touchant pour les religieuses de recevoir dès ce jour des cadeaux de pain, beurre, lait, gibier... Le tout était accepté avec autant de bonheur qu'il était donné.³¹

Les visites fraternelles entre la communauté de Domremy et celle de St-Louis devinrent une tradition. De la sorte, on partageait les joies et les peines. C'est ainsi qu'en 1904 arrivaient sept nouvelles Filles de la Providence au Canada : grande occasion de joie ! On va les rencontrer à St-Louis et entendre les nouvelles de la patrie et de la chère maison-mère. D'autres réunions se faisaient à date fixe : le 31 décembre, fête de saint Sylvestre, les Soeurs se rendaient à Domremy ; le 19 mars, fête patronale du couvent de St-Louis, celles de Domremy étaient les invitées.

Les Soeurs fondatrices de Domremy en ont gardé un excellent souvenir. Mère St-Sylvestre aimait sa classe, où Mère St-Joseph lui donnait un coup de main pour l'enseignement du français. Les gens étaient sympathiques et vénéraient les religieuses. Dès 1905, une église et une école furent construites et la bâtisse qui avait servi de chapelle devint la résidence des Soeurs. Elles y étaient plus au large et pouvaient maintenant prendre quelques pensionnaires. Bientôt cependant il fallut agrandir afin d'accueillir plus d'enfants.

31. Mémoires de Mère St-Joseph Calazance. Archives Canada-Ouest.

Les archives gardent la copie des rapports de l'inspecteur des écoles qui visitait la classe de Mère St-Sylvestre. Ces rapports n'ont que des éloges à l'endroit de celle-ci ; c'est dire la maîtrise qu'elle exerçait dans l'école, c'est aussi rendre hommage à ses études en anglais.

Toutefois, à Domremy comme à St-Louis, quand fut construit le chemin de fer, il passait à deux milles de l'église. Le hameau se déplaça et un village surgit bientôt près de la voie ferrée. Les Soeurs se trouvaient maintenant bien isolées. Devraient-elles déménager au village ? C'était la grande question. Pendant près de deux ans, on pria en étudiant la situation.

"Dans l'intervalle, écrit Mère St-Sylvestre, la maison de Howell, qui se développait, eut besoin d'une nouvelle maîtresse de classe, et elles étaient rares à l'époque. Des pourparlers furent donc entamés avec la maison-mère pour décider si, dans les circonstances assez difficiles où nous étions, il ne valait pas mieux quitter le poste de Domremy pour fortifier nos autres maisons. La conclusion fut à l'avantage de la fondation de Howell, qui était à ce moment un petit embryon de ville, et nous prévînmes Mgr Pascal, M. le curé et les habitants de cette décision. Monseigneur n'y vit pas d'inconvénient. M. le curé essaya de nous dissuader de partir et les habitants regrettèrent sincèrement notre décision. Mais il n'y avait rien à faire, et nous fixâmes le jour du départ au 4 novembre 1916."³²

En 1924, lorsque Mère St-Sylvestre revint au Canada en qualité de supérieure générale, elle ne manqua pas de renouer ses relations avec les gens de Domremy. Ce leur fut une grande joie de revoir celle qui s'était dévouée dans leur paroisse pendant plus de dix ans et dont la mémoire restait en vénération. Peut-être parla-t-on alors de la possibilité pour les Soeurs de retourner à Domremy ? Toujours est-il qu'en 1928, à la demande de M. le curé Louison et des commissaires, les Filles de la Providence revinrent à Domremy, au nouveau village cette fois. Elles y restèrent jusqu'en 1979 et eurent la charge du principalat jusqu'en 1967. En 1976, en raison de la pénurie de religieuses, il n'y eut plus que des laïcs à l'école : ces professeurs sont, pour la plupart d'anciens élèves de religieuses, qui s'efforcent de transmettre aux jeunes les principes chrétiens qui leur ont été donnés.

De 1976 à 1979, les trois religieuses à Domremy s'intégraient dans la vie paroissiale et entretenaient de fréquentes relations avec les personnes de "l'âge d'or". Elles voulurent être une présence et ce fut avec regret qu'elles quittaient cette paroisse où leur congrégation avait

32. Mémoires de Mère Si-Sylvestre.

de si fortes attaches. Aujourd'hui encore, les Filles de la Providence de St-Louis se rendent facilement à Domremy pour des occasions spéciales et on les reçoit toujours chaleureusement. C'est ainsi qu'en 1986, elles prirent part à une célébration "Home-Coming" scolaire, et ce fut touchant de voir, parmi les invités, deux élèves de Mère St-Sylvestre, de l'année 1904: c'étaient les personnes les plus âgées de l'assistance et elles évoquaient avec émotion leur temps d'école chez les Soeurs.

V) NOS FRÈRES

Avant de poursuivre ce récit, arrêtons-nous quelques instants pour revoir à quel point nos chers Frères ont pris part à l'oeuvre canadienne de la Providence.

Nous avons vu déjà la lettre du frère Cyprien, lettre qui, plus que tout autre conseil ou renseignement, réussit à calmer les angoisses profondes de la Mère Générale. Il y avait aussi des lettres du frère Abel, du 13 novembre 1896, des 10 et 11 mars 1897. Enfin, le 16 mars, il s'était même rendu à St-Brieuc pour rencontrer M. Bodard, étudier avec lui les derniers points au sujet de la fondation et prévoir le voyage. Après entente avec M. Bodard, il se présenta au Conseil et put donner beaucoup de renseignements au sujet de Prince-Albert et préciser les accords passés : tout cela fut d'un grand secours pour les Mères du Conseil.

Dans le rapport sur cette fondation, nous lisons :

"Nos Frères de Ploërmel faisaient de notre oeuvre la leur propre et s'y dévouaient d'une manière admirable".

Le frère Abel accompagna aussi M. Bodard chez le directeur du journal **La Croix** pour le prier d'insérer dans ses feuilles le prochain départ de la petite colonie.

Avec M. Bodard encore, le frère Abel entreprit des démarches auprès de l'Alliance Française afin de bénéficier d'une aide financière pour le voyage outre-mer. Il ne put obtenir qu'une promesse pour 1898.³³

Peu de jours avant son départ pour le Canada, soit le 14 avril 1897, Mère St-Jean Berchmans écrivait au frère Cyprien :

"Je suis une des futures Canadiennes et, au nom de toutes mes

33. Archives Ed.I.P., Paris.

Soeurs, je viens vous remercier du souvenir que vous avez eu la bonté de nous envoyer.

Merci, mon Très Révérend Frère. A chaque fois que nous prendrons ce manuel, nous aurons une pensée spéciale pour votre Révérence."

Le 16 avril 1897, Mère Ste-Mélanie, tante de Mère St-Jean Berchmans et première conseillère, écrivait à son tour :

"Je viens vous prévenir que nos Soeurs partiront le lundi 26, à 6 h. du matin pour arriver à 4 h. à la gare de St-Lazare où elles espèrent trouver le Révérend Frère Urbain... La future supérieure ira sur le tombeau de notre bon Père, je pense, le lundi de Pâques y chercher une bonne bénédiction.

Le même jour, 16 avril, Mère St-Jean Berchmans écrit :

"Mon Très Révérend Frère,

Notre bonne Mère Générale m'a accordé la grande faveur d'aller à Ploërmel prier sur le tombeau de notre bon et vénéré Père Fondateur. Je serais heureuse de rencontrer le Révérend Frère Abel. J'aurais à lui causer de notre fondation en Saskatchewan."

Nous avons vu également la lettre écrite par Mère St-Jean Berchmans, après avoir quitté le frère Urbain à Boulogne. A son tour, le frère Urbain écrit, le 28 avril 1897 :

"Mon très cher Frère,

Je ne vous surprendrai pas en vous disant que les chères missionnaires m'ont profondément édifié par leur piété, leur zèle, leur abnégation et leur résignation, car comme bien vous le pensez, les coeurs étaient tout gros et encore tout saignants de certaines séparations cruelles. La bonne Mère Supérieure était tout particulièrement émue. La charge lui pèse. Elle était admirable d'esprit de foi malgré ses larmes."³⁴

Nombreuses sont les lettres de Mère St-Jean Berchmans au frère Ulysse, provincial à La Prairie, Québec. Ce Frère s'était occupé activement du voyage du deuxième contingent de Filles de la Providence à venir au Canada deux ans après la fondation. Il avait écrit longuement à Mère Ste-Mélanie à ce sujet pour suggérer qu'il fallait,

34. Toutes les citations ci-dessus viennent de photocopies de lettres, Archives des Fie., Rome.

entre autres, au moins deux Soeurs qui fussent mises aux études pour acquérir les diplômes du pays.

Il fit plus qu'écrire : il accompagna les trois nouvelles venues de Montréal à Prince-Albert. Il y passa quinze jours et put écrire ensuite à la Providence de St-Brieuc, le 5 octobre 1899 :

"St-Louis de Langevin, comme vous le savez déjà, a été en liesse pendant quelques jours et en gardera longtemps, plaise à Dieu, le plus bienfaisant souvenir.

Tous les coeurs se sont déchargés à loisir, c'était un feu roulant ininterrompu. Pour mon compte, je n'avais qu'à jouir et à applaudir.

Devinez-donc ! Des Sœurs venant tout droit de St-Brieuc !"³⁵

Et sa lettre se poursuit sur ce ton de vraie fraternité. Fraternité ! Oui, le frère Ulysse a été un vrai Frère pour nos premières Soeurs au Canada. Mère St-Jean Berchmans surtout a été heureuse de trouver en lui un confident discret, compréhensif et encourageant !

Mgr Pascal, le frère Ulysse et les Sœurs comprirent qu'il fallait absolument se mettre aux études pour connaître l'anglais et acquérir les diplômes du pays. C'est pourquoi, après la quinzaine de réjouissances, le frère Ulysse retourna dans l'est avec Mère St-Sylvestre et Mère St-Pierre Claver. Ces deux nouvelles arrivantes devaient aller chez les Soeurs Grises d'Ottawa pour les études projetées. D'Ottawa, Mère St-Pierre Claver écrit longuement au frère Ulysse pour le mettre au courant de leur nouvelle vie. Sa lettre déborde de reconnaissance.

Les bontés de nos Frères à notre égard se sont multipliées sans fin. Aussi c'est en toute confiance que les premières Mères du Canada s'adressaient à eux en toutes circonstances, sollicitant même une aide financière. Lisons plutôt :

"L.S.J.C. Végreville - Alta, 21 octobre 1907.

Révérend et bien cher Frère,

J'ai reçu, il y a quelques instants seulement, votre bonne lettre du 16. Le temps de dire merci au bon Dieu, au bon St-Joseph et aux âmes du Purgatoire, de communiquer votre proposition au R. P. Bernier et je m'empresse de vous répondre.

Je vous serai très reconnaissante si vous pouvez nous envoyer de suite 2 000,00 \$, à 5%. Si vous pouviez même nous en envoyer 6 000 aux mêmes conditions, vous nous rendriez un immense

35. Photocopie de lettre, Archives des F.I.C., La Prairie.

service. Le R. P. Leduc qui, avec l'autorisation de Mgr Legal, avait promis d'avancer 5 000,00 \$, n'a pas reçu l'argent sur lequel il comptait, de sorte que nous nous trouvons bien embarrassées. Voyez donc, bien cher Frère, de combien vous pourriez disposer sans cependant nuire à vos œuvres. Nous vous enverrons la "police d'assurance du couvent" comme garantie. - Le couvent va s'élever à 7 000,00 \$ - Le R. P. Bernier propose même d'engager en plus du couvent une terre qui lui appartient et qui vaut 4 000,00 \$. Vous pourriez adresser l'argent à "Merchant's Bank of Canada", Végreville Bank, Alta. "³⁶

En 1910, Mère St-Sylvestre retourna en France avec Mère St-Jean Berchmans et Soeur St-Philippe. Au moment de repartir pour le Canada, elle écrit au frère Ulysse pour le prévenir qu'elle passera le voir à La Prairie. Sa lettre se termine ainsi :

"Je me réjouis de vous voir, ainsi que les charmants endroits où j'ai passé de si bons moments en votre compagnie."³⁷

En décembre 1910, Mère Ste-Adélaïde écrivait au Frère Supérieur Général :

"Nous venons d'apprendre le départ du Révérend Frère Ulysse. Je vous avoue bien simplement que cette nouvelle nous a peinées. Nous étions si heureuses de le rencontrer à Montréal, en venant dans ces missions du Nord-Ouest et nous le considérons comme un Père."³⁸

Nous pourrions multiplier les citations mais je pense en avoir donné suffisamment. En effet, toutes ces lettres prouvent à quel point étaient fraternelles les relations entre les Filles de la Providence et leurs chers Frères de l'Instruction Chrétienne. Au décès du cher frère Ulysse, les Mères du conseil invitèrent toutes les Soeurs à offrir une messe et une communion pour le repos de son âme. Nous n'avons pas oublié non plus leur aide financière, lors de la construction des grands pensionnats : St-Louis (1919) et Prud'homme (1920). Que dire de leur soutien, de leurs bons conseils, de leur simple bonté fraternelle lors de notre fondation au Canada-Est ?

Il semble même que, depuis quelques années, les liens vont en se resserrant toujours davantage : nous en sommes arrivées à vouloir faire oeuvre commune. N'est-ce pas une bénédiction de pouvoir collaborer ainsi à un même apostolat ? Le Vénérable Père doit être heureux de ses deux familles religieuses.

36. Photocopie, Archives Canada-Ouest.

37. Photocopie de lettre, Archives Canada-Ouest. Lorsque Mère était aux études à Ottawa, les congés se passaient chez nos frères de La Prairie.

38. Archives Canada-Ouest.

VI) NOUVELLES FONDATIONS

Bonne Madone - 1905-1909

Bonne Madone ! Site enchanteur, idéal pour des amateurs de solituae, au voisinage d'une magnifique nappe d'eau poissonneuse appelée Wakaw, mot Cris voulant dire "lac croche". Sa transparence reflétait les jolis bosquets croissant sur ses bords et donnait à cet endroit un charme inexprimable.

En 1902, les Chanoines Réguliers de l'Immaculée Conception venaient prendre la direction de la paroisse. C'étaient les Pères Voisin et Garnier. Écoutons le récit du Père Garnier :

"Durant le trajet, nous nous demandions avec une certaine anxiété de quelle façon nous allions pouvoir nous rendre à l'endroit de la mission à établir... La Providence veillait sur ses missionnaires...

"A la descente du train, un Père Oblat se présente à nous. Gros et court, les cheveux et la barbe grisonnants, sous d'épais sourcils, deux yeux bleus illuminés par un franc sourire, il nous tend la main et nous déclare : "Je suis le Père Gabillon et on m'a demandé de venir vous rencontrer ici pour vous mettre sur le chemin de votre destination. J'ai là ma voiture attelée de deux chevaux. Nous allons charger vos bagages - ce qui fut très simple et je vais vous conduire aujourd'hui à St-Louis où je demeure." "C'est parfait, lui disons-nous, et mille mercis, mon Révérend Père, pour votre généreuse obligeance."

"La distance, une vingtaine de milles, fut franchie en quelques heures. On devisait gaiement et le bon Père Gabillon semblait heureux de nous conduire vers l'inconnu, mais il ne soufflait pas mot sur ce qui nous attendait. Nous pensions naturellement arriver dans un désert et trouver une mesure quelconque pour y passer la nuit avant de continuer notre voyage. Quel ne fut pas notre étonnement de trouver à St-Louis une petite église pauvre, mais assez coquette, un presbytère qui passait pour confortable à cette époque, et, ô surprise ! un couvent des Filles de la Providence, abritant une douzaine de religieuses et quelques enfants

pensionnaires. Le bon Père Gabillon ne nous avait rien dit à ce sujet et maintenant il jouissait de notre joyeux étonnement.

"Le repas du soir fut pris au couvent dans la petite salle à dîner réservée à l'aumônier. Puis, dans la soirée, les bonnes Soeurs vinrent saluer les nouveaux arrivés et nous firent comprendre qu'ayant besoin de repos, il ne fallait pas songer à nous en aller tout de suite dans notre mission. Aussi, pour fêter notre arrivée, elles organisèrent un petit concert et nous eûmes le plaisir d'entendre nos vieilles mélodies françaises et des chants composés pour la circonstance.

"Ces braves religieuses, informées à l'avance, attendaient notre passage et elles avaient préparé non seulement une soirée récréative, mais des effets de toute nature et pratiques pour nous aider à monter notre ménage et subvenir à nos premiers besoins.

"Bref, cette-réception inattendue, très simple mais si cordiale, nous est restée dans l'esprit et le coeur. Et depuis ce temps-là nous avons toujours considéré St-Louis comme, une oasis agréable où nous aimions nous arrêter dans nos voyages postérieurs à Prince-Albert."³⁹

Rien d'étonnant, dès lors, quand vint le temps opportun d'ouvrir une école, que ces Pères aient songé aux Filles de la Providence.

Le 7 décembre 1905, Mère Ste-Adélaïde y conduisait trois religieuses, attendues depuis le mois d'octobre par le R. P. Laurent Voisin, C.R.I.C. Le voyage des Soeurs avait été retardé par des conditions atmosphériques telles que tempêtes de neige, manque de glace sur la rivière, etc...

Dans une lettre à la Mère Générale, Mère Ste-Adélaïde donne un compte-rendu détaillé de ce voyage et des premiers jours à Bonne Madone. Nous ne pouvons reproduire ici la longue missive, si intéressante soit-elle. Relevons-en cependant quelques extraits :

"Dès le premier soir, une bonne voisine, pensant bien que nous avions peu de temps, envoya ses deux petites filles nous apporter des tartes et des beignets. Au souper, il fallut se donner le tour. Les Pères avaient apporté à la cuisine leur seule et unique table. Les Pères, le Frère et les engagés soupèrent d'abord, puis ce fut notre tour.

Le lendemain, jour de l'Immaculée Conception, fête patronale des Pères et des Soeurs, je fis célébrer la sainte messe pour le

39. En Mission dans l'Ouest Canadien, par l'abbé H. Gantier.

succès de la Mission. J'ai confiance que la très sainte Vierge aura exaucé notre prière et qu'elle veillera sur nous."

Dans cette même lettre, Mère Ste-Adélaïde raconte comment une brave Française, accompagnée par deux de ses petits enfants, vint leur dire bonjour et leur offrir deux poules. Elle termine ce récit en ajoutant :

"Vous voyez que la bonne Providence n'oublie pas ses Filles et qu'elle semble nous dire : "Je pourvoirai à tous vos besoins."

Pour celles qui ont connu Mère Ste-Adélaïde, cette déclaration n'étonne nullement, car elle vivait totalement la confiance en la Providence.

Le lendemain samedi, les Soeurs se rendirent à l'église pour nettoyer et mettre un peu d'ordre, ce qui n'était pas du luxe. Toute la journée s'y est passée, si bien que Mère Ste-Adélaïde nota dans son rapport

"Si l'église n'était pas belle, au moins elle avait un autre aspect."⁴⁰

Les trois fondatrices étaient Mère St-Benjamin, Mère M. de Nazareth et Soeur Anne-Marie. Petit à petit l'école fut organisée sous la direction de Mère St-Benjamin (Mélanie Debrons). Voyant sans doute le bien que feraient les religieuses, le malin esprit suscita la méfiance chez quelques-uns. Certaines gens, non francophones, subirent l'influence d'un fanatique de Vonda. Le ministre de l'éducation à Régina reçut de leur part une lettre de plaintes, de critiques, accusant les syndics de l'école d'avoir agi de façon illégale et les religieuses de n'enseigner que du français, etc... Les archives du ministère de l'éducation conservent encore cette lettre dont nous avons pu obtenir copie. Mais nous avons également celle de la réponse du ministère : ce n'était pas manqué ! En haut lieu, on avait vu juste et on faisait confiance totale aux religieuses. D'ailleurs, lors de leurs études Régina, elles avaient laissé une impression des plus favorables.'

On aurait pu croire que cette fondation de Bonne Madone allait progresser. Toutefois son éloignement de la voie ferrée et de tout centre de quelque importance ne pouvait favoriser aucun développement notable pour l'avenir. Les enfants, quoique très intéressants, n'étaient malheureusement pas nombreux. Les Soeurs se dévouèrent cependant dans cette localité jusqu'en 1909 et y accomplirent un grand

40. Lettre à la supérieure générale. Archives F.d.I.P.

41. Correspondance. Archives F.d.I.P.

bien. Certains membres de la population parlent encore actuellement avec une profonde reconnaissance des bonnes religieuses qui travaillèrent chez eux en cette période lointaine. D'autres ont envoyé leurs enfants au pensionnat des Filles de la Providence à St-Louis.

L'oeuvre fut abandonnée pour renforcer les rangs de la maison de Howell, laquelle, étant favorisée des avantages de la voie du Canadian Pacific Railway, se développait rapidement. Dans un pays neuf, les débuts sont nécessairement une période de tâtonnements, cela se conçoit facilement. Cependant ces sacrifices imposés par les circonstances sont consentis en vue d'un apostolat plus fructueux, unique but poursuivi par les Filles de la Providence.

Prud'homme - 1905

En 1904, l'abbé Constant J.P. Bourdet, originaire de Nantes, vint fonder la paroisse de Howell, aujourd'hui Prud'homme. Un de ses premiers soucis fut de trouver des religieuses enseignantes. D'école, il n'y en avait pas, bien sûr, pas même de district scolaire organisé, mais cela viendrait bientôt ; l'essentiel était de s'assurer le concours des religieuses.

Les Soeurs de l'évêché étaient habituées à y voir arriver fréquemment les prêtres désireux de rencontrer l'évêque. Un jour, ce fut l'abbé Bourdet, de Howell : grand, distingué, le regard vif et pénétrant. Les Soeurs se dirent : "Il vient demander des religieuses, lui aussi" ; Soeur St-Philippe de répondre : "J'espère que je n'irai pas avec ce noiraud-là r Les Soeurs avaient deviné juste : l'abbé Bourdet voulait des religieuses dans sa paroisse naissante. Or c'est justement soeur St-Philippe qui fut une de celles désignées pour cette fondation.

Disons que la chère soeur St-Philippe se dévoua entièrement à Howell et y resta tout Le reste de sa vie. Les dix dernières années, elle devint complètement aveugle, épreuve qu'elle a supportée avec une foi profonde et admirable. Soeur St-Philippe est décédée à Prud'homme le 19 mai 1929, assistée de la supérieure générale, Mère St-Sylvestre. Celle-ci, la sachant malade, lui avait fait dire : "Ne partez pas avant que je ne vienne." Or Mère St-Sylvestre est arrivée le 17 mai et a reçu le dernier soupir de soeur St-Philippe.

Ce fut en octobre 1905 que Mère Ste-Adélaïde, Vicair, accompagna Mère St-Germain et soeur St-Philippe à Howell. Une lettre à la supérieure générale, datée du 24 octobre 1905, raconte le voyage et nous décrit la situation :

"Warman, Sask., ce 24 octobre 1905.

Ma bonne Mère,

(...) Vendredi matin, 20 octobre, vers 7 h 40 du matin, nous quittons Prince-Albert (...). A 10 h 40 nous arrivâmes à Warman où nous dûmes attendre un autre train. Là, les deux lignes se trouvent à une certaine distance l'une de l'autre et eussions-nous été seules, nous nous serions trouvées quelque peu embarrassées à cause du transport des bagages. Mais la Providence veillait sur nous. Avant de quitter Prince-Albert, un brave monsieur, fervent catholique, M. Dufour, de Vonda, vint au devant de nous et nous demanda si nous n'allions pas à Howell. Il nous dit que M. Bourde) nous attendait, qu'il nous avait annoncées à ses gens au prône le dimanche précédent. Il ajouta qu'il allait faire route avec nous, vu qu'il demeurerait seulement à huit milles de Howell et qu'il serait très heureux de pouvoir nous être de quelque utilité.

Ce brave homme va à la messe tous les dimanches à Howell. Pour cela, il prend une voiture qui lui coûte plus de deux dollars. Vous voyez qu'il tient à la messe. - Arrivés à Warman, il s'occupa de faire transporter nos bagages et nous conduisit à la nouvelle station. Là, il nous fit entrer à l'hôtel où nous fûmes parfaitement reçues par les maîtres de maison : MM. Marcotte, bons catholiques. Ils mettent à notre disposition une chambre et le salon et nous proposent de dîner à table d'hôte. Nous avons nos provisions, de sorte que nous n'acceptâmes pas l'invitation. Nous les priâmes seulement de nous donner une tasse de thé, laquelle nous fut apportée dans notre chambre... Le train, annoncé pour midi 42, ne partit que vers 2 h. ; à 4 h., nous arrivions à Howell. A peine descendues, nous apercevons un homme se dirigeant vers nous et nous proposant de monter dans sa voiture (...). C'était un M. Marcotte, frère de ceux qui nous avaient reçues à Warman...

A peine avons-nous fait quelques pas que nous aperçûmes M. le curé, courant au devant de nous... Nous reçûmes un accueil des plus aimables, des plus sympathiques. A peine étions-nous assises depuis quelques minutes que M. le curé nous quitte, ceint un tablier de ménage et se met en devoir de préparer des lièvres qu'il destine à notre souper. Soeur St-Philippe se propose bien vite de prendre sa place. Lui, alors, s'occupe d'envoyer chercher nos bagages : il rencontre deux de ses paroissiens qui mettent leurs chevaux et voitures, ainsi que leurs personnes, à sa disposition. L'un d'eux était encore un M. Marcotte, frère des trois précédents.

Les autres étaient la famille Miskolczi, braves Hongrois, fervents catholiques, ne connaissant ni l'anglais ni le français. La femme et les enfants se sont approchés de nous et nous ont baisé la main (c'est leur habitude). Après quoi, la femme est montée dans son "wagon" et nous a présenté à chacune un chou rouge : c'était l'offrande de la veuve. Je l'ai reçue avec grand plaisir...

Le dimanche, à la grand'messe, M. le curé nous a présentées ses paroissiens, en termes trop élogieux pour que je m'arrête vous les rapporter. Après la messe, tous nous attendaient pour nous serrer la main et nous féliciter : ils sont si heureux d'avoir des Soeurs.

Plusieurs familles se proposent d'envoyer leurs enfants prendre des leçons de français, dès que nos Soeurs pourront les accepter. Cela va prendre encore un peu de temps, car il nous faut des fournitures et la classe n'est pas prête ; mais on s'en occupe activement. Pour commencer, les Soeurs seront pourtant obligées de la faire dans leur maison dont je vais essayer de vous faire la description : elle a 32 pieds canés, une bonne cave, un rez-de-chaussée avec un comdor au milieu et trois appartements de chaque côté, un premier étage qui sert actuellement de chapelle mais qui sera converti plus tard en dortoir. La maison est non seulement spacieuse mais très confortable. Elle est située sur le haut d'une colline...

Un peu plus loin, tout à fait sur le sommet de la colline, est situé le presbytère. Au bas de la colline, en dessous du presbytère, se trouvent les étables qui donnent abri à trois chevaux, trois vaches, trois cochons et quelques poules. En dessous de la maison des Soeurs, un puits. Dans l'intérieur de la maison, un beau fourneau de cuisine, trois lits (...) ainsi qu'une demi-douzaine d'assiettes, bols, soucoupes, cuillers, fourchettes, couteaux, une douzaine de serviettes de table, une demi-douzaine de draps de lit et deux couvre-pieds. Les Soeurs seront entretenues aux frais du presbytère d'ici le premier de l'an.

Cela dit, ma bûne Mère, vous pouvez penser que je retourne à Prince-Albert aussi satisfaite que je puis être. Il y a du bien à faire ici, j'espère que nos Soeurs en feront. Cette mission nous a été confiée d'une manière bien providentielle ; la Providence ne nous abandonne pas.

Il n'y a pas encore de post-office à Howell, et la correspondance ne se fait pas régulièrement. Ainsi, le 20 octobre, jour de notre arrivée, M. Bourdel recevait une lettre de Régina datée du 10 août. C'est pourquoi, jusqu'à nouvel ordre, je vous prie d'adres-

ser vos lettres aux Soeurs de Howell avec double enveloppe ; l'adresse extérieure comme suit : M. F.X. Dufour, Proprietor, Venda, Sask.⁴²

Les deux fondatrices tinrent d'abord une école privée à Howell. Elles accueillèrent les enfants qui désiraient apprendre le catéchisme et le français. En septembre 1906, l'école publique ouvrait ses portes et Mère St-Victor, qui venait de terminer ses études pédagogiques à Régina, en prenait la direction. En 1907, l'église paroissiale fut construite, ce qui laissa aux religieuses la pleine jouissance de leur petit couvent. Bientôt il fallut agrandir car les pensionnaires étaient de plus en plus nombreux. En 1920, le nouveau couvent fut bâti "en bas de la butte". En 1923, le noviciat et le vicariat furent transférés de Végreville à Prud'homme. C'était alors une période de grand progrès et l'école jouissait d'une excellente renommée.

En 1918, centenaire de la congrégation, Mère St-Sylvestre, Vicair, organisa une célébration magnifique pendant laquelle on érigea un grand calvaire, sur le modèle de celui de la maison-mère. On peut lire la description de cette fête dans les Mémoires de Mère St-Sylvestre. Celle-ci, depuis 1911, était devenue la Mère Vicair du Canada, remplaçant Mère Ste-Adélaïde. Elle avait accepté cette fonction tout en continuant sa classe, où elle se faisait aider par Mère St-Joseph pour le français.

En quittant Domremy, Mère St-Sylvestre se rendit à Howell, avec deux compagnes. En 1919, le chapitre général la choisit comme supérieure de la congrégation. La dépêche était libellée : "Sylvestre élue générale - venez immédiatement."⁴³ Jugez de son émotion !

C'est à Prud'homme que Mère St-Jean Berchmans, la supérieure fondatrice, entendit l'appel suprême du Seigneur. Après la construction du couvent, elle était retournée à St-Louis en 1927 pour y rester jusqu'en 1935. Cette année-là, Mère dut quitter encore une fois son cher St-Louis pour assumer la charge de Vicair à Prud'homme. Le 31 décembre 1936, en sortant de la récréation du midi, elle se rendit à la chapelle. En faisant la. genuflexion, elle fut terrassée par une embolie. Ses funérailles eurent lieu le 2 janvier à Prud'homme.

La "grande dépression" des années 1930 fut une période difficile pour le pensionnat qui, plus tard, connut encore d'heureux jours jusqu'au moment de la centralisation des écoles. Comme les autobus

42. Lettre signée : Soeur Ste-Adélaïde. Archives F.d.I.P.

43. Mémoires de Mère St-Sylvestre. Archives F.d.I.P.

assuraient désormais le ramassage scolaire, le pensionnat n'avait plus sa raison d'être.

En mai 1947, une belle célébration, présidée par Mère Ste-Rosalie, supérieure générale, commémora dans la joie le 50^e anniversaire de l'arrivée des Filles de la Providence au Canada. Ensuite, à Prud'homme, des difficultés locales aboutirent à un conflit : l'élément ukrainien avait des griefs contre l'élément français. Les agitateurs en profitèrent pour semer la division, la discorde... En 1965, les Soeurs laissèrent la direction de l'école aux laïcs.

En 1955, le vicariat avait été transféré à Prince-Albert et, en 1965, c'était le noviciat qui déménageait. Le couvent était désormais beaucoup trop grand. En conséquence il fut vendu à un particulier en 1977 et les Soeurs achetèrent le presbytère qu'elles rénovèrent et qui leur fait un logis très agréable. En 1979, elles eurent la douleur de perdre la chère soeur Anna, dernière Soeur française, venue au Canada en 1919. Elle avait passé toute sa vie canadienne à Prud'homme où sa mémoire est restée en vénération.

Les trois dernières religieuses à Prud'homme furent soeur Ursula Raymond, soeur Ida Bolan et soeur Henriette Bandet. Elles ont quitté cette localité le 1^{er} novembre 1989 et se sont retirées au séniort des Dames de Sion, à Saskatoon. Il est triste de le dire, mais le cher couvent fut vite la proie des vandales : il est resté là, fenêtres brisées, portes défoncées. Celui qui l'avait acheté ne l'a pas utilisé et on ignore quels étaient ses plans sur cette maison où ne subsiste que le souvenir de la vie apostolique qui y a régné jadis.

Muenster - 1906-1908

En juillet 1906, nous l'avons vu, les Filles de la Providence quittaient l'orphelinat de Prince-Albert. Les religieuses étaient donc disponibles pour d'autres oeuvres.

L'appel ne tarda pas à venir. En effet, les Pères Bénédictins allemands des États-Unis venaient de fonder un monastère à Muenster. Le Père Bruno, qui était doué d'une faculté d'organisation peu commune, obtint une grande étendue de terrain au centre de la Saskatchewan et y fit venir des Allemands catholiques du Minnesota. C'est à Muenster même que le Père Bruno monta le matériel d'une imprimerie d'où son hebdomadaire "Saint Peter's Bote" (plus tard appelé "Prairie Messenger") sortit régulièrement à partir de septembre 1905.

Les Pères cherchaient des religieuses pour l'entretien de la maison et pour assurer les repas. En attendant que des Soeurs d'origine allemande arrivent, les Filles de la Providence allèrent leur prêter main forte. Le 1er décembre 1906, Mère St-Germain, avec les soeurs Isabelle, St-Abel et Ste-Scholastique, s'installaient à l'abbaye. Ce ne fut qu'une étape. En 1908, elles quittaient Muenster où elles étaient remplacées par des religieuses allemandes.

Végreville, Alberta - 1906-1969

En septembre 1906, Mère Ste-Adélaïde, Vicair, reçut l'invitation d'aller fonder une mission à Végreville, dans l'Alberta. L'offre était tentante, mais les diplômes pour l'enseignement manquaient. Il fallait donc répondre négativement. Toutefois le R. P. Bernier revint à la charge en ces termes : "Vous n'avez ni sujets diplômés, ni ressources ? Venez quand même. J'ai une institutrice sous la main, et Dieu pourvoira au reste."

Devant de telles instances, Mère Ste-Adélaïde, accompagnée de Mère St-Jean Berchmans, se rendit en Alberta. L'accueil fut très cordial et la fondation fut décidée. Le 13 décembre suivant, Mère Ste-Adélaïde, soeur Marie-Madeleine et soeur St-Léonard se rendirent à leur nouvelle destination.

Les débuts furent pauvres. 12"école séparée" fut aménagée dans le local cédé aux Soeurs par les Pères de Dom Gréa, et Miss Doyle consentit à venir y faire la classe. Cette chère institutrice devint, en 1908, la première novice canadienne de la congrégation. Le nombre des pensionnaires augmentant, il fallut songer à construire. Le Père Garnier, assistant du Père Bernier, se fit architecte et, dès janvier 1909, le nouveau bâtiment ouvrit ses portes aux religieuses et aux élèves, pensionnaires et externes.. Puis, en 1914, une école fut bâtie en dehors du couvent. Quatre classes y furent ouvertes aussitôt avec le cours secondaire commencé déjà dans les locaux du couvent. Le bien se faisait maintenant en grand dans cette école St-Martin, tant de fois louée par les inspecteurs officiels, témoins de l'éducation solide et soignée qu'elle procurait à ses nombreux élèves.

A Végreville, tout comme à St-Louis ou à Prud'homme, il fallut développer les premières constructions, tellement les demandes pour le pensionnat augmentaient. En effet, pendant nombre d'années, l'institution élargie a abrité régulièrement de soixante à quatre-vingts

pensionnaires. De plus le noviciat y a prospéré jusqu'en 1923, date où il fut transféré à Prud'homme.

En 1956, une magnifique célébration commémora le cinquantenaire de l'arrivée des religieuses à Végreville : messe solennelle, banquet, séance, etc... Le clou de la fête fut l'homélie du Père Alexis Tétreau, O.M.I. qui, en qualité de premier élève de l'école St-Martin, laissa parler son cœur reconnaissant. Voici un petit extrait de son homélie :

"Je fus témoin de l'apostolat si surnaturel et si humble de ces ouvrières de la première heure et, comme beaucoup d'autres, je fus édifié et inspiré par leur foi vive et leur piété contagieuse ; comme tant d'autres, j'appris le respect des personnes et des choses saintes par leurs exemples journaliers ; j'ai aussi, comme plusieurs, senti naître en moi une grande estime pour la sainte messe et une véritable faim de la sainte communion, grâce à leurs instructions si pleines d'ardeur et qui venaient de leur cœur tout enflammé de la même faim. Jamais je n'oublierai la piété angélique, l'expression de bonheur surnaturel qui rayonnait sur la figure de notre vénérable Mère Ste-Adélaïde. Sa seule attitude de profond recueillement était un véritable sermon qui demeure encore dans ma mémoire d'enfant d'alors. Je me rappelle ses douces remontrances, pour arrêter mes petites fredaines, où l'on sentait que seule l'offense faite à Jésus la concernait et que seul le devoir l'obligeait à nous reprendre. J'entends encore cette onction de piété et de sincérité profonde qui résonnait dans sa voix douce et grave quand elle récitait les prières de la divine Providence après la Messe." ⁰⁴

Mais l'oeuvre commençait déjà à péricliter. Plusieurs fois, le conseil provincial avait décidé de quitter cette oeuvre et toujours il surgissait un événement, un imprévu qui nous imposait d'y rester. Toutefois, dans les années 1960-1961, on ferma le pensionnat et ce fut comme la première cloche du départ.

Le personnel fut bientôt réduit à quatre religieuses : la supérieure, deux institutrices et une maîtresse de musique. En 1969, les Soeurs quittèrent l'école St-Martin et rentrèrent en Saskatchewan.

Pour terminer l'histoire de Végreville, revenons un peu au souvenir de Mère Ste-Adélaïde : ce fut la supérieure fondatrice de cette oeuvre en 1906, étant à ce moment Vicaire de Canada-Ouest. Quand, le 26 juillet 1908, débuta le noviciat, c'est Mère Ste-Adélaïde qui devint maîtresse des novices, tout en gardant la charge de Mère Vicaire,

44. Archives, Canada-Ouest.

qu'elle assuma jusqu'en 1911, à la nomination de Mère St-Sylvestre. Lorsque celle-ci fut élue générale, en 1919, un de ses premiers actes fut de redonner à la province canadienne son ancienne Mère Vicaire, à la grande satisfaction de toutes celles qui avaient appris à l'apprécier.

En 1923, ce fut le transfert du noviciat à Prud'homme, toujours sous la direction de Mère Ste-Adélaïde. Cette double responsabilité, Mère l'exerça jusqu'en 1929. A ce moment, le conseil général jugea opportun et plus canonique de la décharger du noviciat, dont Mère St-Victor assumait la direction. Ce fut en 1935 qu'elle termina son mandat de Mère Vicaire. Elle devint alors supérieure à St-Louis, jusqu'à la retraite annuelle de 1937, après laquelle elle reprit la route de Végreville, cette oeuvre où elle s'était donnée corps et âme. A ce moment, elle dit aux Soeurs, au sortir de la messe : "Se viens à vous avec un grand désir de faire l'oeuvre du bon Dieu, avec vous et par vous."⁴⁵

C'est toute la biographie de cette vénérée Mère qu'il faudrait lire pour en savoir plus long sur sa vie intérieure intense, son zèle ardent pour le bien des âmes, sa grande humilité, son esprit de foi, en un mot sur sa pratique constante et généreuse de toutes les vertus. A Végreville, le 31 décembre 1938, elle nous quitta pour l'au-delà. Entourée de ses Soeurs, elle avait donné une dernière bénédiction à sa communauté ; puis elle s'est éteinte, "humble, douce, résignée comme elle l'avait été dans la vie."⁴⁶

VII) LES FILLES DE LA PROVIDENCE AU CANADA

A - Voyages au Canada

Les échos de la mission canadienne arrivant à la maison-mère éveillaient des élans de générosité apostolique chez les unes et les autres. Nombreuses étaient les volontaires qui s'offraient pour cette oeuvre lointaine. Aussi, pendant plusieurs années, les voyages se sont succédé et les Soeurs venaient, heureuses de partager la pauvreté et les travaux des six premières Filles de la Providence, arrivées en 1897. (On trouvera en annexe la liste de ces âmes vaillantes).

45. **Une vraie Fille de la Providence** : biographie de Mère Ste-Adélaïde. Archives FdIP

46. Ibid.

De ces Soeurs venues oeuvrer chez nous, plusieurs ont regagné la France et y sont restées, notamment Mère St-Sylvestre, élue supérieure générale en 1919. Mère a fait trois fois le voyage au Canada en cette qualité : 1924, 1929 et 1934. En 1939, elle y a accompagné la nouvelle générale, Mère Ste-Rosalie.

D'autres, en quittant la France, avaient fait la promesse de ne plus jamais y retourner : sacrifice volontaire pour les missions. Parmi celles-là figurent soeur Léonard de St-Louis et la chère soeur Anna de Prud'homme.

B - Gouvernement

Dès les premières années de la fondation, les Soeurs suppliaient les autorités de nommer une provinciale qui représenterait la supérieure générale et qui aurait autorité sur toutes les Soeurs de la fondation. Mgr Pascal voyait, lui aussi, la nécessité d'une telle nomination. Aussi, lors de son voyage en France, en 1905, il passa trois jours avec le conseil général à ce sujet. Pendant cette réunion, on rédigea un texte sur le rôle et les pouvoirs de la Mère Vicair. Ce texte fut si bien pensé et si bien rédigé qu'en 1932, lors de la révision des constitutions, il y fut totalement incorporé.

A la suite de ce dialogue, le conseil général nomma, en 1905, la première Mère Vicair du Canada : c'était Mère Ste-Adélaïde. Ses conseillères, nommées aussi par la même instance, étaient Mère St-Jean Berchmans et Mère St-Sylvestre. Leur mandat était de six ans. Comme il est écrit dans la biographie de Mère Ste-Adélaïde, "tout au début de l'oeuvre canadienne, la 'petite Providence' fut admirablement gouvernée par trois dévouées religieuses qui collaboraient à la même oeuvre avec la même ardeur. Ne possédaient-elles pas respectivement les qualités caractéristiques de notre vénérable Fondateur : humilité à toute épreuve, courage de fer, zèle de feu ?"⁴⁷

Ce sage trio de supérieures devait souvent résoudre des problèmes sans avoir le temps de les soumettre au conseil de la congrégation. Les chères Mères ont désiré ardemment la visite officielle de l'oeuvre canadienne par un membre du conseil général. Cette visite n'a eu lieu qu'en 1908, c'est-à-dire onze ans après la fondation. La joie de l'accueil fait à Mère St-Luc, représentant la supérieure générale, a marqué son séjour au Canada. Les archives ont conservé le petit programme communautaire présenté à son arrivée dans chaque maison : les Mères

47. Op. cit., Archives F.d.I.P.

fondatrices y manifestaient leur attachement à l'autorité majeure de la congrégation. C'est à partir de cette première réception que nous avons ainsi pris l'habitude d'accueillir au Canada avec tant de joie, - presque de solennité -, la Mère Générale, avec un programme spécial (chose inconnue en France puisque les maisons recevaient sa visite tous les ans).

Les Mères du conseil provincial craignaient surtout une chose : la rupture avec la France. C'est une des raisons pour lesquelles la visite de Mère St-Luc leur apporta tant de joie. Mais pourquoi craindre cette rupture ? A ce moment, nous étions encore diocésaines et chaque évêque avait, dans son diocèse, beaucoup d'autorité sur nous. En passant dans l'Est, les Mères avaient constaté déjà que les Soeurs Grises et d'autres congrégations avaient dû se séparer en branches autonomes, chacune avec sa supérieure générale, afin de pouvoir répondre aux désirs des évêques. Il semble qu'aux Etats-Unis, cette indépendance par rapport aux congrégations européennes s'était effectuée plus rapidement qu'au Canada. Nos Mères le savaient-elles ? Si oui, c'était une raison supplémentaire de craindre la rupture.

Afin de l'éviter dans la 'petite Providence' canadienne, les Mères du conseil provincial, mais surtout Mère Ste-Adélaïde, suppliaient instamment notre Mère Générale de se hâter d'obtenir l'approbation de Rome pour nos constitutions : elles étaient assurées alors de rester liées à la Providence de St-Brieuc. Ceci montre leur attachement profond à la congrégation et leur désir de demeurer d'authentiques Filles de la Providence.

En 1918 eut lieu la visite canonique des deux maisons de St-Louis et de Howell. Le Père Jan, O.M.I., fut délégué à cet effet par Mgr Pascal. Dans son rapport à l'évêque, il s'exprime ainsi :

"Dans les deux communautés on ressent vivement l'isolement ou l'éloignement de la maison-mère et des supérieures majeures. Il n'y a eu qu'une visite officielle au Canada, et la guerre a rendu les communications plus difficiles et plus lentes. De plus, les supérieures majeures de France ne connaissent pas les conditions locales, ce qui rend les correspondances peu satisfaisantes. Les Soeurs déplorent cet état de choses et en souffrent."⁴⁸

Si les Mères du Canada n'avaient pas conservé ces liens si forts avec leur congrégation, elles auraient pu être les premières à vouloir devenir indépendantes. Au contraire ! elles espéraient toujours des visites plus fréquentes du généralat de France ainsi que l'approbation pontificale des constitutions.

48. Archives Ed.I.P. Canada-Ouest.

Jusqu'à ce que l'oeuvre soit formellement érigée en province, en 1971, la supérieure en charge était désignée comme Mère Vicair. Voici la liste de celles qui ont assumé cette fonction :

- 1905-1911: Mère Ste-Adélaïde
- 1911-1919: Mère St-Sylvestre
- 1919-1935: Mère Ste-Adélaïde
- 1935-1936: Mère St-Jean Berchmans (décédée à la fin de décembre)
- 1937-1941: Mère St-Benjamin (décédée subitement en septembre)
- 1941-1955: Mère St-Victor
- 1955-1967: Mère Ste-Roséline, première provinciale canadienne
- 1967-1976: Soeur Mélanie Raymond
- 1976-1984: Soeur Mary Ryan
- 1984 Soeur Georgina Patenaude

C - Noviciat

Durant les premières années de la fondation canadienne, plusieurs personnes ont témoigné le désir de devenir Filles de la Providence. Les Mères du conseil canadien demandaient l'autorisation de faire au moins le postulat au pays, car le voyage outre-mer était dispendieux pour les familles des pionniers. Le conseil général refusa d'abord cette requête, plusieurs fois répétée, ce qui fut dommage. Enfin, le 26 juillet 1908, fête de sainte Anne, Mlle Catherine Doyle, institutrice à Végreville, put entrer comme postulante sous la direction de Mère Ste-Adélaïde. Elle devint la première novice sous le nom de soeur Marie-Claire. Cette religieuse modèle mourut en 1913, à la suite d'une grave opération chirurgicale.

Le noviciat, installé d'abord à Végreville fut transféré, on l'a vu, à Prud'homme puis à Prince-Albert. Comme la plupart des congrégations, les Filles de la Providence connaissent maintenant l'épreuve de la pénurie des vocations et du vieillissement des Soeurs. Ne perdons pourtant pas espoir et, obéissant à l'ordre du Christ, prions avec confiance le Maître de la moisson !

VIII) EXPANSION

Les années 1920 à 1960 furent des années prospères pour la 'petite Providence' canadienne. Plusieurs paroisses, surtout francophones, sollicitaient et obtenaient des religieuses pour leurs écoles. Ces fondations se ressemblaient : généralement on y était trois religieuses, deux pour les classes et une pour le

soin de la maison. Partout on prenait en charge la sacristie de l'église et souvent la direction du chant ou la tenue de l'harmonium à la paroisse. Plusieurs de ces maisons ont dû être fermées par la suite, à cause de la centralisation des écoles. Il en sera question plus loin.

Vonda - 1923

Depuis 1909, les paroissiens de Vonda demandaient avec insistance aux Filles de la Providence de venir assumer la direction de leur "école séparée". Nos archives conservent les lettres du Docteur Moreau, suppliant de répondre à cette demande. La fondation avait enfin été décidée ; Mère St-Agapit, aux études à Régina, devait y être la première directrice. Mais... les desseins de Dieu ne sont pas les nôtres : cette religieuse si capable tomba malade avant la fin de ses cours. Elle languit pendant deux ou trois ans avec la tuberculose et mourut en 1914. Force fut de retarder la prise en charge de l'école. Le curé fondateur de la paroisse, l'abbé Bérubé, qui avait tant désiré recevoir à Vonda les Filles de la Providence, était décédé en 1913. Son successeur, l'abbé Louison, fit à son tour la même invitation, que le manque de personnel obligea encore à décliner.

Enfin, en 1923, les supérieures purent accorder à "l'école séparée" de Vonda les religieuses enseignantes si longtemps sollicitées. Ce furent Mère St-Benjamin, supérieure, Mère Marie-Christophe et Mère Marie de la Providence : elles se rendirent à destination le 25 août, accompagnées de Mère St-Jean Berchmans, supérieure à Prud'homme, le village voisin. Personne pour les saluer à leur arrivée ; cependant, le dimanche, les commissaires de l'école vinrent leur souhaiter la bienvenue. Les Mères fondatrices ont gardé le souvenir de la visite de M. Roy, le maître-chantre qui, après la grand'messe, se présenta pour exprimer sa joie de voir arriver enfin des religieuses et elles ont noté ses expressions typiquement canadiennes : " ! crédié !... quel honneur, des Soeurs dans not' paroisse ! C'est presque pas créiable, si on ne les venait pas. Ah ! crédié ! Je compte ben que M. le curé Soyer vous fera descendre de la tribune, car nous sommes toutt' si fiers d'avoir des Sœurs que nous voulons les avoir au premier rang de not' église pour mieux les voer."

En fin de semaine, les trois religieuses de Vonda se rendaient souvent à Prud'homme, fraterniser avec les Soeurs de la grande maison. A ce propos, Mère St-Jean Berchmans note dans son journal : "Ces visites étaient désirées ; elles apportaient de la joie et de la

gaieté, dont tous les humains ont besoin dans la grisaille des jours habituels ici-bas."

A l'école de Vonda, seuls les huit premiers grades étaient enseignés. Les élèves désireux de poursuivre les cours supérieurs devaient fréquenter l'école publique protestante ou aller en pension aux collèges et aux couvents. Lorsque Mère Marie-Claire vint y enseigner, en 1936, elle obtint que les élèves y continuent les 9^e et 10^e grades.

En 1964, les contribuables de St-Denis et Vonda réunirent leurs efforts pour ouvrir une seule école pour les grades supérieurs. Les religieuses de Prud'homme partaient pour Vonda chaque matin et rentraient le soir. En 1965-1966, il y eut trois classes, avec les grades 9 à 12, sous la direction de soeur Marie-Clotilde. Puis on forma le projet d'une école centrale pour les trois paroisses voisines de Prud'homme, St-Denis, Vonda. Ce plan échoua : le district étant petit, les finances faisaient défaut. Il fallut s'adjoindre à la grande unité scolaire de Saskatoon East. On fit pression sur les autorités ; une nouvelle école fut construite en 1979, pour l'enseignement des grades 1 à 12, avec même un jardin d'enfants : c'est l'école "Providence". Soeur Maria Gareau en fut la première directrice, mais les Filles de la Providence n'y enseignent plus depuis 1984.

St-Brieux - 1924

Comme son nom l'indique, cette paroisse a été fondée par des colons bretons. Ils avaient à leur tête un compatriote, l'abbé Le Floch. Ils étaient arrivés au Canada en 1904, embarqués sur "Le Malou", en un voyage inoubliable ! Nous ne parlerons pas des premières années des colons à St-Brieux, au temps des pionniers qui s'établissaient en pays neuf, dans la pauvreté et le dur travail. Rappelons cependant que, sur "Le Malou", voyageaient sept Filles de la Providence, venant fortifier la jeune fondation déjà établie à Prince-Albert, à St-Louis et à Domremy. Il va sans dire que des liens furent créés entre les religieuses et les briochins, à bord du "Le Matou". Ceux-ci se promettaient bien que les Filles de la Providence viendraient, un jour, diriger une école dans leur paroisse.

En 1911, l'abbé Le Floch fut remplacé par l'abbé Barbier. Celui-ci avait connu les Filles de la Providence à St-Louis et à Domremy, où il avait été leur curé et leur bienfaiteur. Il s'adressa donc à elles pour pourvoir à l'éducation chrétienne des enfants de sa paroisse. Malheureusement, lors de cette demande, on manquait de religieuses diplô-

niées et le rêve du prêtre zélé, ne devint réalité qu'en 1924. Les fondatrices : Mère St-Charles, supérieure, Mère St-Dosithée et Mère St-Norbert pour le soin de la maison et la tenue de l'harmonium à l'église, arrivèrent à St-Brieux le 9 août 1924. Quelques semaines plus tard, Mère St-Sylvestre, supérieure générale en tournée au Canada, vint faire une visite à l'oeuvre naissante. La prise de possession de la maison se fit un samedi, sous le vocable de Notre-Dame de Bon Secours.

En 1930, on entreprit la construction d'un petit pensionnat pour recevoir les enfants des alentours désireux de bénéficier de l'éducation religieuse. C'est au R. P. Barbier que nous sommes redevables et du terrain et de l'emplacement de ce couvent. La communauté s'y transféra en 1931. Cette année-là, la commission scolaire construisit une école supplémentaire pour les cours supérieurs et soeur Marie Berchmans vint en prendre la direction.

Le premier pensionnat fut agrandi en 1950 et une nouvelle école de six classes fut construite. En effet, le nombre des élèves augmentait sans cesse en raison de la fermeture des petites écoles de campagne autour de St-Brieux. Dès les années 1960, cette école ne suffit plus et fut à son tour remplacée par une vaste structure, tout à fait moderne, avec gymnase et laboratoire de sciences. Les religieuses formaient alors la moitié du personnel. La dernière directrice religieuse fut soeur Marie-Monique. En 1966, nous avons laissé la direction de l'école à un laïc, ancien élève de St-Front et professeur à St-Brieux depuis une dizaine d'années.

Depuis 1972, le pensionnat a fermé ses portes. Lorsque la paroisse de St-Brieux fêta, en 1979, le 75^e anniversaire de sa fondation, il n'y avait plus de religieuses à l'école. Cependant, depuis cinq ans, une Soeur a repris une classe dans l'école élémentaire ; on l'apprécie beaucoup, mais combien nous aimerions la voir secondée par d'autres Filles de la Providence ! Celles-ci continuent à être intégrées à la vie paroissiale, partageant les joies, les peines, s'occupant de groupes d'"âge d'or", de cours de catéchèse par correspondance ; elles se prêtent à toutes les bonnes oeuvres selon les circonstances, suivant l'esprit du Fondateur.

Viscount - 1924

Viscount : petite paroisse anglophone, mais avec une "école séparée" catholique, soutenue en grande partie par une minorité francophone.

Le curé, l'abbé Nicolet, rencontra par hasard, ou plutôt providentiellement, Mère Ste-Adélaïde au bureau de Mgr Prud'homme à Saint-Albert en 1923. Des pourparlers furent engagés qui aboutirent en 1924 à une fondation. Les Soeurs désignées : Mère St-Joseph Calazance, supérieure, soeur Marie-Benedict, directrice de l'école, soeur St-Laurent pour la tenue de la résidence, mirent leur maison sous le vocable du Sacré-Coeur, dont Mère St-Joseph se fit l'ardente apôtre.

Les contribuables de cette école n'étaient guère nombreux et ils n'étaient pas riches..., si bien que parfois c'était la maison provinciale de Prud'homme qui faisait vivre les religieuses. De plus il fallut soutenir bien des luttes contre un groupe fanatique qui aurait voulu voir disparaître l'école catholique. A cela s'ajouta l'épreuve de la maladie chez les religieuses.

Après dix ans, les supérieures crurent devoir retirer les Soeurs car les besoins étaient plus urgents ailleurs. Mère St-Joseph a laissé, sur cette fondation, des mémoires intéressants. Ajoutons que les élèves de Viscount, ainsi que les paroissiens, sont restés fidèles aux Filles de la Providence ; en outre, ce bref séjour fut marqué par l'éveil de plusieurs vocations pour la congrégation.

St-Front - 1933

La petite colonie de St-Front date de 1911, mais ce n'est qu'en 1926 que le R. P. Barbier en devint le premier curé résident. Peu après l'école du village passe sous la direction de Mlle Angers, une "éveilleuse de vocations". Celle-ci avait enseigné avec les Filles de la Providence à Howell et leur était très attachée. Aussi plusieurs de nos Soeurs lui doivent, après Dieu, l'origine et le développement de leur vocation. C'était une personne très zélée, à qui les habitants de St-Front gardent une profonde reconnaissance pour l'esprit chrétien qu'elle sut inculquer à leurs enfants. Ceux-ci cependant devenaient de plus en plus nombreux et Mlle Angers voyait approcher l'âge de la retraite.

Sur les instances du R. P. Barbier, secondé par M. Donat Quessy, président de la commission scolaire, les Filles de la Providence arrivèrent à Saint-Front le 17 août 1933. C'était le troisième couvent de notre congrégation que fondait, en Saskatchewan, ce vénéré prêtre. A cette date, St-Front n'était qu'un hameau composé de l'église paroissiale, du presbytère, du bureau de poste et de deux maisons, dont l'une fut acquise par les Soeurs. Les gens des environs étaient pauvres.

Dès 1934, le cardinal McGuigan, archevêque de Régina, vint donner la confirmation aux enfants et, du doigt montrant le ciel, il dit aux Sœurs en souriant : "Ici, vous en êtes plus près : courage !"

Petit à petit, le hameau est devenu village, avec téléphone et routes améliorées. La première école, délabrée et trop petite, ne suffisait plus aux besoins ; mais ce n'est qu'après la deuxième guerre mondiale, en 1947, qu'une nouvelle école put être construite : elle comprenait plusieurs classes, un très modeste laboratoire et une bibliothèque. Le village semblait prospérer et on se réjouissait surtout d'avoir réussi la centralisation scolaire au plan paroissial. Toutes les écoles de St-Front étaient réunies et on pouvait espérer que les enfants n'iraient pas en dehors, aux écoles neutres.

Hélas ! cet espoir fut de courte durée. Comme ailleurs, on supprima d'abord la douzième année à l'école ; peu après ce fut la onzième qui déménagea et, deux ans plus tard, la dixième dut, elle aussi, prendre le chemin de l'autobus.

Nous avons quitté St-Front en 1981. Ainsi, l'histoire de nos petits centres se ressemble beaucoup, d'une paroisse à l'autre : ce sont des heures quelque peu sombres. Cependant il faut se rappeler que la Providence veille toujours et dirige les événements.

Cette fondation a donné, elle aussi, plusieurs vocations à notre congrégation. Voici les noms des quatre fondatrices : Mère Charles de Blois, Mère St-Norbert, Mère Ste-Rita, Mère Ste-Thérèse de Lisieux.

Périgord -1935

Périgord : petit village entouré d'arbres, de buttes et de lacs. Paysage charmant ! Les gens ont eu parfois l'audace d'appeler leur village : "la ville sainte", car, de bien loin, l'église ressort devant un horizon de ciel bleu et de verdure. Périgord est une paroisse franco-canadienne du diocèse de Régina.

En mars 1935 eurent lieu des pourparlers entre la Mère Vicaire et M. l'abbé J.-A. Lévesque, curé de Périgord, en vue d'une fondation dans cette paroisse.

En mai, les accords furent conclus avec MM. les commissaires scolaires. Il fut décidé que trois religieuses viendraient en septembre prendre la direction de l'école. Mère St-Louis de Gonzague, Mère St-Jacques et Mère St-Philippe arrivèrent dès le 9 août 1935 et trouvèrent gîte au presbytère, pendant deux mois, car la résidence des Sœurs n'était pas prête à les recevoir.

L'abbé Lévesque s'est toujours dépensé pour seconder le dévouement des religieuses et celles-ci lui en ont gardé une profonde reconnaissance. De leur côté elles se sont dévouées à l'oeuvre paroissiale et ont souvent été le soutien de leur curé.

Mais l'oeuvre des Filles de la Providence à Montréal, fondée en 1947, nécessitait des renforts. Pour répondre à cette urgence, la maison de Périgord fut fermée en août 1953. Le curé, successeur de l'abbé Lévesque, était alors le R. P. Robveille, P.S.M., et il fut bouleversé de cette décision qui apparaissait comme catastrophique pour son oeuvre paroissiale. Les habitants de Périgord, affligés eux aussi de ce départ, envoyèrent à plusieurs reprises des délégations à la Mère provinciale, la suppliant de renvoyer des religieuses à leur école. A force d'instances, Mère Ste-Rosélyne se laissa toucher et la deuxième fondation de Périgord commença, le 8 août 1960, avec les soeurs Léon-Marie (Évelyne Bussière), Rose-Marie et Ursula, cette dernière comme supérieure.

Hélas ! Périgord, comme toutes nos autres petites écoles, a dû subir les conséquences de la centralisation : on nous enleva progressivement les élèves des grades supérieurs. Finalement il ne resta plus qu'une classe et il nous fallut encore une fois fermer les portes et nous retirer. C'était en 1975. Lutte engagée autour de l'école... comme au temps du vénérable Père !

Léoville - 1937

Léoville : jolie paroisse fondée en 1929 par l'abbé Grimard et dont la situation lui a valu le nom pompeux de "métropole du Nord". Sans doute ce titre lui venait-il du fait qu'elle est un point de jonction entre les voies ferrées de Meadow Lake, Prince-Albert et North Battleford.

A peine arrivé à Léoville, l'abbé Grimard rêvait d'y faire venir les Filles de la Providence pour prendre la direction de l'école. Les pourparlers engagés dans ce but avec Mère St-Jean Berchmans, à ce moment Vicaire, furent subitement arrêtés par la mort de celle-ci, le 31 décembre 1936. On crut un moment que les projets de fondation allaient s'évanouir, mais la constance du curé eut raison des obstacles. Mère Ste-Adélaïde prit alors en charge l'entreprise et vint elle-même présider à l'installation des Soeurs en janvier 1937. M. l'abbé Grimard céda aimablement son presbytère aux religieuses et s'aménagea lui-même une demeure modeste, dans son garage. Malgré ses maigres ressources, il trouvait encore moyen de fournir aux Soeurs des objets de

toute première nécessité. L'oeuvre ainsi bâtie sur la pauvreté et le sacrifice fut bénie de Dieu et prospéra rapidement. Peu à peu les religieuses purent rendre à leur généreux propriétaire ce qu'il leur avait prêté avec tant de désintéressement. Pendant plusieurs années, on songea sérieusement à établir un pensionnat à Léoville. On en avait même creusé les fondations : deux salles y furent aménagées, dont l'une est devenue chapelle d'hiver. Chaque année, quelque famille éloignée cherchait à loger plusieurs enfants au village afin qu'ils puissent fréquenter l'école des religieuses. Mais le temps, maître de bien des choses, nous fit changer ces plans : ce fut d'abord, dans la congrégation, la fondation de Montréal, qui devint une préoccupation majeure ; de plus le nouveau système de grandes unités scolaires et la centralisation anéantissaient la possibilité d'un pensionnat viable, car les autobus transporteraient les enfants éloignés. L'une après l'autre, les petites écoles avoisinantes durent fermer leurs portes et s'unir à l'école centrale de Léoville provoquant, du jour au lendemain, l'augmentation du nombre des élèves. Graduellement, celui des enseignants laïcs s'accrut lui aussi, entraînant parfois l'engagement de professeurs non bilingues.

Nous avons dû abandonner la direction de l'école, cependant les religieuses ont continué à y enseigner et aussi à se dévouer dans la paroisse en divers apostolats. Mais, nos effectifs diminuant, il fut décidé, quoique bien à regret, de quitter Léoville, en août 1986. Les paroissiens organisèrent une magnifique fête d'au revoir pour exprimer leur reconnaissance aux Filles de la Providence

Whitefish - 1942

Whitefish est une réserve indienne, desservie par les Pères Oblats de Marie Immaculée. Au début de 1942, le Père Paquette suppliait Mère St-Victor, alors Vicaire, de lui donner des Soeurs pour sa mission, "car, disait-il, seul je suis impuissant mais, avec l'aide des religieuses, j'ose espérer que le bien se fera". Le 16 septembre 1942, son désir devint réalité. Mère St-Louis de Gonzague arrivait à la réserve Whitefish avec soeur Cécilia de Jésus et soeur Paul de la Croix.

Les débuts furent pénibles, comme on le prévoyait : habitation étroite, pas d'électricité, ni de frigidaire, ni de fournaise, ni même de garde-manger ; aussi que de corvées inconnues dans d'autres maisons ! Sté comme hiver, il fallait aller au lac puiser l'eau au moyen d'un seau

et, en hiver, casser jusqu'à trois pieds de glace avec une hache, comme le font encore les Indiens aujourd'hui.

Et à l'école, que de tâches ignorées dans les écoles des blancs ! Chaque matin il fallait laver, peigner, habiller, moucher chaque élève pour le rendre présentable et essayer de le débarrasser de sa vermine de tête et de corps : tâche ingrate, s'il en fut, car, pour les Indiens, ces hôtes sont signe de santé. Il fallait de plus soigner petits bobos et grosses plaies, très fréquents chez ces pauvres enfants mal nourris et négligés. Comme aucun n'apportait à manger, on devait leur préparer une soupe chaude à midi.

Chaque matin, le bon Père Paquette faisait la ronde dans les cabanes et, avec une baguette, sortait les enfants du lit pour les amener à l'école : sans quoi, sur trente-six élèves inscrits, il n'y aurait eu souvent qu'une dizaine de présents. Chaque jour, il leur faisait une demi-heure de catéchisme en Cri.

En mai 1947, l'école fut représentée à Prud'homme pour les fêtes du cinquantenaire de l'arrivée des Filles de la Providence au Canada ; ce fut un grand événement pour ces chers enfants. En septembre 1947, Mgr Dupras vint confirmer un petit groupe d'Indiens : cérémonie marquante, vue pour la première fois sur cette réserve.

Petit à petit il fallut agrandir l'école et la résidence des Soeurs. C'était encourageant ; mais une grande épreuve s'abattit sur cette oeuvre en plein développement : le 14 février 1956, le Père Paquette, hospitalisé à Prince-Albert, mourait subitement. Il y eut un service funèbre à Debden et, malgré un froid rigoureux et une grosse tempête, tous les Indiens de la réserve y assistaient. Bon nombre d'entre eux, venus à pied, étaient à demi gelés ; jeunes et vieux sanglotaient près du cercueil.

Plusieurs Pères Oblats ont succédé au regretté Père Paquette. Les élèves devenaient de plus en plus nombreux et on jouissait d'un peu plus de confort. Mais, en ce qui concerne les religieuses, la diminution des effectifs entraîna, en 1972, la décision pénible de quitter la mission : ce fut un moment douloureux pour toutes. Il faut rendre hommage à soeur Marie Adélar (E. Marcotte) qui s'était dévouée pendant près de vingt-cinq ans à Whitefish et qui y avait gagné le respect, la confiance et l'affection de tous les Indiens.

Victoire - 1950

Grande fut la joie de toutes les religieuses lorsque, à la clôture de la retraite de 1950, la Révérende Mère Générale annonça l'ouverture d'une maison à Victoire. La population de cette paroisse était en très grande majorité canadienne-française et la vie chrétienne y était très florissante. Ne serait-ce pas un lieu favorable aux vocations religieuses ?

Les fondatrices désignées : Mère St-Antonin, Mère Marie Monique, Mère Marie-Clotilde et Mère Marie-Isidore, arrivèrent à Victoire le 24 août. Leur installation dans les quatre chambres situées au-dessus du magasin Pelletier ne leur prit pas beaucoup de temps. L'abbé Paradis, curé, reçut les Filles de la Providence avec une courtoisie charmante et une bienveillance paternelle ; il offrit à ses nouvelles ouailles un calendrier portant cette devise : "Ici, le sourire est de rigueur". Placée en évidence, cette phrase eut le don d'épanouir les visages, dans le pauvre logis de Victoire. En 1951, les Soeurs quittèrent le haut du magasin, pour un immeuble un peu plus confortable, avec un jardinet pour légumes et fleurs.

En juillet 1958, la question scolaire met la paroisse en ébullition !

"Le surintendant, M. Hendsbee, a convoqué une assemblée générale des contribuables de tous les arrondissements scolaires de Victoire (Bérubé, Ormeaux, Shell River, Bernadette et Victoire) ; le but de cette réunion, il ne l'a pas annoncé clairement ni officiellement, mais on a su de source certaine que ce monsieur venait tout simplement de proposer à nos gens de fermer leur cours supérieur et de faire transporter leurs enfants à Debden ! Mère supérieure consulte l'abbé de Debden ainsi que notre grand commissaire, M. Lukan : il faut préparer un document de protestation dans chaque district. Toute la semaine, chacun s'y prépare, le fait corriger et transcrire.

"Le 29 juillet a lieu la réunion annoncée. Tous sont présents, si bien qu'il faut la tenir non dans une classe, mais dans la salle paroissiale : première surprise pour M. l'Inspecteur. Il avait pensé pérorer devant un petit groupe insignifiant, sans résistance ; deuxième surprise pour ce cher monsieur : nos gens se sont levés tour de rôle pour défendre leurs droits de parents et protester contre le système actuel de centralisation. On termina la discussion par la lecture des textes de protestation. Ce fut une défaite complète pour le gros bonnet. Quant à nous, nous ne pourrions oublier la conviction qui permit à nos braves cultivateurs d'oser

défendre leurs droits de parents. Leur anglais n'était pas impeccable ; qu'a cela ne tienne, ils se sont fait bien comprendre. Cette belle victoire signifie que nous gardons encore l'école. Merci au vénérable Père à qui nous avons confié tout cela et à nos chères Soeurs de Whitefish qui non seulement ont prié avec nous, mais ont assisté à la réunion, soutien moral pour nous."⁴⁹

En 1959, on ajouta aux enfants du district un petit internat de 23 élèves. On y était serré, il faut l'avouer, mais ces enfants de Big River avaient si faim de la Vérité qu'en vraies Filles de la Providence nous crûmes devoir les accueillir.

Les années 1956 à 1961 furent marquées par des luttes assez fortes au sujet de l'école : il s'agissait de maintenir Victoire comme école centrale de la paroisse. Les petites unités scolaires de Shell River, Bérubé, Ormeaux, Pascal se fermèrent à tour de rôle, et le nombre d'élèves à Victoire augmenta sensiblement.

La lutte n'était pas finie pour autant car, en haut lieu, on avait décrété depuis toujours la fermeture de l'école de Victoire. En 1962, le surintendant joua habilement ses cartes et réussit à enlever les deux dernières années des cours supérieurs.

En 1974 survint une catastrophe : l'école "passa au feu". Les syndics de la grande unité scolaire autorisèrent l'enseignement des six premières années au petit couvent, avec trois classes. Pour septembre, il y aurait une école à classe unique pour les six années élémentaires. Or l'institutrice laïque, enseignant avec nous, avait priorité d'ancienneté : il ne nous restait plus qu'à nous retirer.

Les paroissiens nous firent une fête d'adieu, bien à contre-cœur : Soeur Agnès Saillard, supérieure générale, de passage au pays, y assista, accompagnée de la provinciale, soeur Mélanie Raymond ; cette dernière, ayant longtemps oeuvré à Victoire, reçut, non sans émotion, leurs marques de reconnaissance et de regrets.

Prince-Albert - 1954

A la demande de Son Exc. Mgr Biais, évêque de Prince-Albert, il fut décidé de prendre la direction de l'école St-Michel à Prince-Albert. Le 30 août 1954, soeur Marie-Camille (Louise David) et soeur Rose-

49. Article dans le journal communautaire de Victoire.

Marie (Mary Ryan) y arrivèrent : n'ayant pas encore de résidence, elles reçurent l'hospitalité chez les religieuses de la Présentation.

En 1955, on acheta une résidence plus près de l'école St-Michel. Les deux Soeurs y entrèrent avec joie. Ce même été, Mère Marie du Carmel, supérieure générale, vint y installer la maison provinciale, transférée de Prud'homme. L'année suivante on procéda aux travaux d'agrandissement afin de mieux recevoir les Soeurs de passage.

Au printemps 1959 on éleva, dans l'ouest de la ville, une grande construction pour y établir, à la demande de Mgr l'évêque, un Institut familial sous le vocable de Notre-Dame de la Providence. Les jeunes filles y recevraient une préparation adéquate au beau métier de mère et de ménagère. La direction de cette oeuvre fut confiée à soeur Marie-Eustelle (Madeleine Bédard) : elle s'y installa le 15 décembre 1959 et les classes s'ouvrirent en janvier 1960. Quelques années plus tard en 1962, puis en 1965 et finalement en 1967, les locaux devenant trop étroits durent être agrandis pour satisfaire aux exigences de plus en plus complexes de l'éducation.

Entre temps, 14 août 1965, le noviciat fut transféré de Prud'homme à l'Institut Notre-Dame de la Providence. Le 19 mars 1966, il y eut cérémonie de prise d'habit ; le 20 août suivant, deux jeunes prononcent leurs premiers voeux, deux autres s'engagent pour la vie chez les Filles de la Providence.

Mais on entrait dans une époque de crise qui eut sa répercussion sur les effectifs. Il fut décidé, en 1971, de transférer la maison provinciale l'Institut Notre-Dame de la Providence.

Cependant l'année 1974 amena d'autres changements : le système scolaire devenait de plus en plus complexe. Le syndicat des "Ecoles Catholiques Séparées" avait des problèmes de construction et de centralisation : on lui vendit l'Institut Notre-Dame de la Providence, devenu désormais l'École Boucher (en souvenir de Mgr Boucher, premier prêtre ordonné dans le diocèse). Quant à la maison provinciale, elle fut installée, le 29 janvier 1974, sur la 12^e Ouest, dans la paroisse de la cathédrale, et reçut des agrandissements en 1988.

Les Soeurs œuvrant dans la paroisse St-Michel y avaient leur résidence dès l'automne 1973. Elles sont engagées dans les activités paroissiales et diverses oeuvres apostoliques.

Saskatoon - 1957

1957 à 1965 : Cairns Ave.

Deux religieuses enseignent à l'école séparée" de St-Philippe de Néri, dont la population est très sympathique. Cependant les paroissiens de St-Denis réclamaient eux aussi des religieuses, d'où un grand embarras pour notre conseil provincial. Mgr Klein, bien au courant de la situation, propose lui-même la solution de ce problème : d'autres religieuses étaient désireuses de s'installer à Saskatoon : il les placerait à St-Philippe et nous pourrions aller à St-Denis.

1961: On fonde une deuxième maison à Saskatoon, dans la paroisse française de la ville. Mère Marie-Claire ouvre le jardin d'enfants, en français ; une autre religieuse enseigne à l'école St-Paul. Peu d'années après, une deuxième Soeur peut s'engager dans la même école. Cette communauté de quatre religieuses, située rue Édouard, devient maison d'accueil pour étudiantes et Soeurs de passage.

1977 : Nouvelle fondation sur la rue Arlington : c'est de là que rayonne soeur Marguerite Brassard, aide paroissiale pour la région Coteau-Hills. Le pasteur de ce secteur dessert plusieurs paroisses et soeur Marguerite devient son bras droit. Deux autres religieuses font partie de cette communauté.

1979 : Nous quittons Arlington pour aller sur la Guelph Crescent. Là, deux Soeurs sont engagées dans les écoles et soeur Emma est membre de l'équipe-vocations, avec les Pères Oblats de Marie Immaculée ; mais cette maison est éloignée de l'Université, ce qui ne favorise pas le contact avec les jeunes.

1987: Deuxième fondation dans la paroisse française des Sts Martyrs Canadiens. Ici résident trois religieuses, engagées surtout auprès des personnes âgées et des malades. La résidence est spacieuse et bien située pour accueillir des Soeurs de passage.

1989: La décision est prise de quitter Guelph pour nous rapprocher de l'Université. Soeur Dolorès, qui avait déjà des contacts auprès des jeunes, espère y commencer une oeuvre plus spécifiquement orientée vers les vocations.

St-Denis - 1963

Après les années de la grande dépression, la paroisse de St-Denis resta longtemps sans prêtre résident. Les habitants ne manquaient pas

de supplier l'évêque de leur accorder un pasteur. Leur désir fut exaucé en 1963 par la nomination comme curé de l'abbé André Poilièvre. Les paroissiens firent alors campagne auprès des autorités religieuses pour avoir des Soeurs enseignantes. Cela devint réalité pour l'année scolaire 1963-1964. Une jolie maisonnette fut bâtie sur le terrain de l'église et trois Filles de la Providence vinrent s'y établir le 23 août : soeur Marie Isidore, supérieure, soeur Anne-Thérèse et soeur Thérèse de Jésus. On ne prit pas tout d'abord la direction de l'école, laissée à Mme Clodomir Denis, institutrice aux profondes convictions chrétiennes.

L'épreuve s'abattit bientôt sur la nouvelle oeuvre ! Soeur Thérèse de Jésus tomba malade et dut céder son poste à une laïque. A partir de 1964, les élèves de 9e et 10e année prirent la route de Vonda : les contribuables de cette localité et de St-Denis cherchaient à organiser une école francophone centrale ; nous en avons parlé dans l'histoire de Vonda. Après la 9e et la 10e, ce furent les 7e et 8` années : petit à petit l'école de St-Denis fut démembrée. C'est avec beaucoup de regrets qu'en 1973 nous avons quitté cette paroisse fervente, qui avait déjà, bien avant que nous y soyons installées, fourni plusieurs vocations à notre congrégation.

Humboldt - 1972

Après le chapitre d'aggiornamento, et en accord avec le pluralisme voté à cette occasion, plusieurs Soeurs firent l'expérience de vivre seules. C'est ainsi qu'en 1972, soeur Lora Lang opta pour enseigner à Muenster, tout en résidant à Humboldt, très peu éloigné. Ceci lui permettait de s'occuper de sa mère veuve, ayant à charge deux enfants retardés. Soeur Lora ne fut pas longtemps seule : elle demanda à avoir au moins une compagne. Soeur Agnès Ott alla la rejoindre des 1973 et, peu après, il y eut trois religieuses à Humboldt. Les deux Soeurs à la retraite visitaient beaucoup les malades à l'hôpital et les anciens au foyer : apostolat très apprécié des bénéficiaires. Soeur Ada Bolan se fit la secrétaire bénévole de ces invalides. Leçons privées au Vietnamiens ou autres émigrés, réunions de prière, catéchèse aux adultes, voilà de quoi occuper les religieuses pendant une douzaine d'années. En effet, on quitta Humboldt en 1986.

IX) NOUVEAUX CHAMPS D'ACTION

La Bolivie - 1968

Lorsque Mère Ste-Roséline, Vicair, revint de la session C.R.C. en mai 1967, elle était obsédée en quelque sorte par le S.O.S. lancé toutes les congrégations : on faisait un appel urgent pour aller au secours des pays les plus démunis d'Amérique latine, même au prix de grands sacrifices. Ce fut pour Mère Ste-Roséline une invitation de l'Eglise. Aussi, lorsque son mandat fut terminé, le 1^{er} juillet 1967, d'accord avec la Mère Générale et la nouvelle provinciale, il fut décidé d'y entreprendre une mission. Quel pays choisir ? Le neveu de Mère Ste-Roséline, le R. Père Bujold, O.M.I., était en Bolivie depuis des années. Nous irions donc en Bolivie, pour un projet missionnaire au niveau de la congrégation. Le 2 juillet 1968, deux religieuses partaient de Saskatoon pour leur lointaine mission. Elles devaient y être rejointes par une troisième Soeur de l'Est et plus tard par une quatrième en provenance de France. Cette dernière n'est jamais venue.

En 1971 survint une révolution en Bolivie. Nous fûmes donc contraintes de quitter le pays, en gardant l'espoir d'y retourner un jour. Mais l'une des religieuses, soeur Joan Rice, n'entendait pas partir ainsi : elle obtint du conseil provincial et du conseil général de retourner près de ces chers Boliviens. Elle devait y travailler comme associée des Soeurs de Maryknoll. C'est avec ces religieuses qu'elle a oeuvré à Mineros et à Cochabamba jusqu'en 1982, année où elle est revenue faire de l'apostolat au Canada.

Le Yukon - 1972

Dans l'esprit du chapitre d'aggiornamento, nous avons tenté plusieurs nouveaux projets apostoliques. Il ne s'agissait pas de faire des implantations avec un objectif d'oeuvre permanente : l'idée fondamentale était de jeter la bonne semence là où il n'y avait jamais eu de religieuses, avec aussi la pensée de quitter les établissements bien fondés, un peu embourgeoisés.

C'est ainsi qu'en 1972 on se lança vers le Yukon, le grand Nord. Soeur Mary Ryan et soeur Rosie Bistroff y allèrent, pleines d'enthousiasme et ce fut pour elles un temps riche d'expérience. Là, elles ont vu

de près la grande pauvreté des peuplades indiennes et la marginalisation dont sont victimes ces premiers habitants du pays : elles n'oublieront jamais cette détresse. Soeur Rosie y demeura trois ans et soeur Mary cinq. Celle-ci rentra en Saskatchewan pour devenir provinciale de Canada-Ouest.

Le Labrador - 1975

Celles qui ont connu Mère Ste-Adélaïde peuvent rendre témoignage à son grand zèle missionnaire. Aucune des novices n'a pu oublier comment, un soir, venant au noviciat pour l'instruction, cette chère Mère avait encore les yeux pleins de larmes : c'est qu'elle venait d'être obligée de dire non à un pauvre missionnaire du Labrador qui la suppliait pour avoir au moins une ou deux Sœurs dans sa lointaine mission.

Or voici que, cinquante ans plus tard, ce sont les Soeurs qui réclament l'autorisation d'aller oeuvrer au Labrador. Leur demande reçut l'approbation du conseil provincial et elles partirent au nombre de trois en 1975. En annonçant cette mission à ses Soeurs, la provinciale rappela l'incident mentionné ci-dessus. Dès lors, les trois partantes mirent leur apostolat sous la protection de Mère Ste-Adélaïde et voulurent que son portrait ait une place d'honneur dans leur pauvre maison.

Oui, une pauvre maison ! Là comme ailleurs, on partagea le sort des habitants. Deux soeurs furent engagées à l'école ; il faut dire que leur tâche n'était pas toujours facile, car il y avait diversité de croyances. De plus, beaucoup de parents étaient devenus fort négligents dans le domaine de la religion. Dieu bénit les efforts de ses humbles servantes et elles eurent la joie de voir plusieurs personnes revenir à une pratique religieuse plus sérieuse et plus régulière.

La troisième Sœur se dévoua surtout à visiter les malades à l'hôpital et à domicile, ainsi que les vieillards. Son apostolat fut très apprécié de tous. C'est à regret que la population vit partir soeur Bertha après deux ans à la mission. Ses compagnes, soeur Dolorès et soeur Hélène Marie, y restèrent encore trois ans.

X) NOUVEL ÉLAN MISSIONNAIRE

Au cours des années quatre-vingts, notre province a été témoin d'un nouvel élan missionnaire. Il est parfois difficile de savoir quelle est la volonté de Dieu mais, par le discernement, nous voyons que notre charisme nous porte vers les pauvres et les petits. Nous devons être ici-bas le signe de l'amour de Dieu pour les humbles et les démunis. Sommes-nous restées trop longtemps dans des "écoles de riches" ? Notre style de vie est-il un exemple de la simplicité qui convient à notre état ? Entendons-nous la voix des pauvres qui réclament notre aide ?

C'est en face de ces questions et à la demande de Mgr Agré que les Filles de la Providence, en 1981, décidèrent d'entreprendre la mission de Man, en Côte-d'Ivoire. Les Soeurs ont construit un foyer pour les jeunes filles qui fréquentent le collège des Frères. De plus elles enseignent et s'occupent d'alphabétisation et de catéchèse. La mission est inter-provinciale : soeur Eveline Bussière, du Canada-Ouest est responsable du Foyer. Ses compagnes sont soeur Jeannette Lorant, de la province de France et soeur Yolande Béliveau, de Canada-Est. Soeur Angèle Coquet, qui avait d'abord organisé le foyer, est retournée à Longueuil en 1988 (pour cause de santé).

L'oeuvre de Man est intéressante et les religieuses sentent qu'elles font le bien. Mais c'est très fatigant, surtout à cause de la température torride. Tous les deux ans, les missionnaires viennent se refaire au pays pendant quelques mois.

Fort St-James

N'est-il pas téméraire, de notre part, d'entreprendre de nouvelles missions alors que nous sommes peu nombreuses et que beaucoup ont atteint l'âge de la retraite ? Si nous nous arrêtons à notre situation actuelle, non seulement c'est téméraire : c'est presque une folie de se lancer dans de nouvelles oeuvres ! Mais les chiffres ne sont pas importants... Jésus a entrepris la conquête du monde entier avec onze hommes. En avant donc !

Soeur Mary conçut le projet de participer au travail de Mgr O' Grady en Colombie-Canadienne. Afin de maintenir ses "écoles séparées catholiques", Mgr Fergus O' Grady, évêque de Prince George, fonda

"Les Apôtres des Frontières" : des professeurs volontaires viennent de différents pays (surtout de Grande-Bretagne et d'Irlande) pour enseigner dans le diocèse. C'est la mission : on y vit pauvrement ; pas de salaire régulier, seulement une petite allocation pour subvenir aux besoins réels. A l'école, les Indiens côtoient les blancs.

Pendant les vacances de Pâques 1983, soeurs Rosie Bistroff et Marie Jeanneau se rendirent à Prince George pour rencontrer Mgr O'Grady et étudier la possibilité d'une mission. Elles revinrent enthousiastes, avec l'offre de l'école de Fort St-James. Ce lieu est un site enchanteur : de tous côtés se dressent au loin des montagnes majestueuses ; tout près de la mission, les arbres se mirent dans le magnifique lac Stuart. Il y avait autrefois un fort pour l'échange de marchandises. Le fort a été rebâti récemment et c'est un endroit très intéressant à visiter. Le Camp Morice, non loin du village, offre un endroit tranquille pour la prière, le recueillement, les sessions.

Les religieuses envoyées dans cette mission furent : soeur Alice Le Strat, soeur Marie Jeanneau et soeur Joan Rice. En 1986, la première fut remplacée par sœur Emma Mudrick.

Pinehouse Lake

Pinehouse Lake : la maison des pins ou, si vous aimez mieux : "Minahik Waskahigan" : le nom "cris" de ce site enchanteur.

En 1986, à la demande de Mgr Paul Dumouchel, archevêque de Keewatin-Le Pas, nous avons accepté cette mission dans le nord de la Saskatchewan. Les soeurs Cécile Laliberté et Alice Le Strat y travaillent auprès de Métis, de Cris et de quelques Chipeywan. Soeur Cécile fait la classe, tandis que soeur Alice est responsable de la formation des gens : catéchèse, liturgie, leadership.

Le 18 décembre 1990, il m'a été donné d'y accompagner soeur Georgina en tournée de provinciale. Nous y sommes restées du dimanche soir au vendredi midi, séjour suffisant pour voir nos Soeurs à l'ouvrage : j'en suis revenue émerveillée du bel apostolat que font là-bas les Filles de la Providence.

Soeur Alice est continuellement appelée au téléphone et ces appels sont très variés : pour l'un il s'agit d'un renseignement, pour l'autre, il faut fixer une heure pour une entrevue ; une autre encore appelle parce que grand-mère est bien malade et on aimerait que soeur Alice

aille la voir. C'est dire que les Filles de la Providence de Pinehouse ont gagné les cœurs, et la confiance qu'on leur accorde va en augmentant.

Un après-midi, sur l'invitation chaleureuse de sœur Cécile, nous visitons sa classe d'économie domestique. A ce moment, les jeunes filles apprenaient le tricot et le crochet : avec quelle dextérité ces jeunes fabriquent de beaux et grands afghans à deux couleurs !

Pinehouse n'a pas de prêtre résident ; aussi les Sœurs ont-elles formé des laïcs à prendre en charge la célébration de la Parole. Le président de ces liturgies a bien conscience de ses responsabilités : il commente, il rappelle à l'ordre les enfants, il choisit des lecteurs, il exhorte (en langage Cris), en un mot, il veille à tout.

Mercredi matin, nouveau coup de téléphone : Sœur Alice pourrait-elle garder deux petits enfants dont la mère, institutrice qualifiée, doit aujourd'hui faire de la suppléance ? Sœur Alice ne peut dire non, et les petits passent la journée avec nous à la résidence. Ceci est un autre exemple de la variété du ministère de sœur Alice et celle-ci se montre disponible à tous les appels.

Sœur Cécile et sœur Alice désirent être très près des gens, qu'elles stimulent à vivre dignement. Elles ont la confiance de ces pauvres pour qui elles se dépensent, et les enfants ont mille moyens charmants de leur témoigner leur reconnaissance.

Wauregan, Ct., U.S.A.

En 1987, nouvel essor : l'abbé Pat. Martin, un ancien E.L.C., dirige un centre pour handicapés à Wauregan, Connecticut. Il est lui-même légalement aveugle mais il possède un charisme puissant pour gagner les cœurs. En 1985, il est venu prêcher des retraites paroissiales à Prince-Albert et c'est là qu'il rencontra pour la première fois les Filles de la Providence (ses sœurs). Dès lors, il résolut d'avoir des membres de cette communauté pour son centre. Grâce à sa ténacité, en septembre 1987, les sœurs Marie-Odile Lanouette, Agnès Ott et Antoinette Gareau s'envolaient pour Wauregan, où elles se plaisent beaucoup à soulager les membres souffrants du Christ.

Loon Lake

En 1987, soeur Rosie Bistroff revenait d'une année de collège Newman, Edmondton ; Soeur Rita Préfontaine quittait le Manitoba, après y avoir travaillé plusieurs années. Sur la suggestion de Mgr Blaise Morand, évêque de Prince-Albert, toutes deux se mirent à étudier la situation des huit réserves indiennes de la région de Meadow Lake. Finalement elles ont choisi de travailler comme membres de l'équipe de cette région dans le vaste diocèse de Prince-Albert. L'équipe se compose de Father John Zunti, O.M.I., ordonné l'an dernier, d'un couple laïque, Rod et Caroline Lorenz, qui demeurent à Onion Lake, et de nos soeurs Rosie et Rita.

Pour la première année, l'équipe a décidé de s'occuper surtout des trois réserves de Waterhen Lake, Onion Lake et Thunderchild, dans l'Institut de technologie. On espère arriver à toucher les autres avec le temps.

Tout d'abord, les Soeurs ont demeuré à Thunderchild, dans l'Institut de technologie qui était inoccupé parce que le gouvernement ne lui fournissait plus de fonds. Peu après, elles se sont installées dans une vaste maison à Loon Lake, ce qui était plus commode. Elles ont aménagé la demeure. Le Père Zunti y a maintenant ses appartements. Les Soeurs passent beaucoup de temps à visiter les gens et à préparer des programmes. Elles préparent des catéchètes, ainsi que des chefs qui, plus tard, prendront la relève.

XI) VERS LE CANADA-EST

Très tôt après la fondation canadienne, les Filles de la Providence recevaient de nombreux appels pour aller au Québec ou dans les paroisses francophones de l'Ontario. Combien les Mères auraient voulu entreprendre de telles fondations ! C'était aller en pays fertile pour les vocations religieuses. Hélas ! leur nombre restreint les en empêchait et il fallait d'abord donner des assises solides à l'oeuvre de l'Ouest.

Ce n'est que cinquante ans après le premier voyage, soit en 1947, que leur rêve devint réalité. Ce fut par un concours de circonstances providentielles : Mère St-Victor, Vicairie provinciale, et Mère St-Antonin revenaient de France, en mai 1947 ; elles accompagnaient la Mère Générale et son assistante. Par l'entremise d'un de nos chers Frères, elles purent rencontrer l'abbé Lequin, curé de la paroisse St-Georges.

Dès la première minute de l'entrevue, l'abbé s'écria : "Des Filles de la Providence ! Mais c'est la réponse du ciel ! Voilà une dizaine d'années que je prie la Providence de me faire trouver des religieuses pour une de mes écoles, dans un réel besoin. Soyez les bienvenues, mes Soeurs : non seulement je vous accepte, mais je vous supplie de ne pas refuser".

C'est ainsi que, le 24 juillet, les quatre fondatrices partaient pour Montréal : Mère Marie-Claire, Mère Marie Théodule (Flore Baril), Mère M. Victoire (Marguerite Brassard) et Mère Alfred Joseph (Georgette Héroux). Nous ne raconterons pas ici le détail du développement de cette oeuvre : c'est l'histoire d'une nouvelle province, qui sera sûrement écrite par nos soeurs québécoises.

XII) L'AGGIORNAMENTO

Le chapitre spécial de l'aggiornamento fut tenu en deux sessions : août 1969 et août 1971. L'un des votes les plus importants de ce chapitre fut celui du pluralisme, qui préconisait de nouvelles formes d'apostolat et de nouveaux styles de vie.

C'est ainsi que, en vue d'une mission précise et pour un certain temps, permission fut accordée à certaines Soeurs d'accepter des tâches où elles seraient l'unique Fille de la Providence. C'est dire que la porte était ouverte à une variété d'apostolats, autres que l'enseignement. Le plus souvent, les Soeurs vivant seules, se donnaient à la pastorale, quoiqu'il y ait eu aussi d'autres activités apostoliques.

Dès 1971, soeur Marie Perault accepta une place au ministère de l'éducation à Regina, pour les programmes français. Elle ne passa que deux semaines au bureau : terrassée par un cancer galopant, elle décéda le 9 octobre.

Soeur Marguerite Brassard travailla à plein temps dans la pastorale du secteur de Côteau-Hills. Elle s'y dévoua pendant trois ans, mais rentrait périodiquement à la communauté de Saskatoon.

Pour répondre à un appel d'Église auprès des Indiens, soeur Emma Mudrik s'engagea à l'Ile-à-la-Crosse. Seule Fille de la Providence, elle eut pour compagnes, pendant quelque temps, des religieuses Ursulines.

Sur Marie Reine travailla comme secrétaire au bureau diocésain de Gravelbourg : service-réponse à une demande d'aide.

A Cabri, soeur Monique Revoy, en plus de sa classe, prit en charge la catéchèse des jeunes et aida beaucoup à la préparation des célébrations liturgiques.

Pendant quatre ans, soeur Marie Madeleine, seule à Meadow Lake, se dévoua à la pastorale.

Après une préparation spécialisée, soeur Rita Préfontaine entreprit la réhabilitation des personnes alcooliques, d'abord à Prince-Albert, puis à Churchill, de 1975 à 1983. Dans cette mission lointaine du Manitoba, soeur Rita était aussi engagée dans la pastorale. De 1983 à 1987, elle descendit à Toutes-Aides, au sud du Manitoba, paroisse sans prêtre résident : là, ainsi qu'à Dauphin, elle poursuivit son action sociale et son activité dans la pastorale. Elle la continue à North Battleford (Sask).

Soeur Adeline Behm, à Régina, de 1977 à 1983, s'engagea dans la catéchèse des adultes, surtout des catéchumènes.

Autre expérience apostolique : le travail des soeurs Antoinette Gareau et Bernadette Benoît auprès des handicapés à Saskatoon, pendant une année.

Ce résumé nous montre que le pluralisme, tant au plan de l'apostolat qu'à celui du style de vie, a été vécu pleinement.

XIII) LA BENJAMINE DE CANADA-OUEST : PATUANAK

Les Filles de la Providence travaillent chez les Déné (Chipewan) depuis le mois d'août 1990. Le curé de la paroisse est le Père Jean Mégret, un Breton. L'école où enseigne soeur Emma s'appelle St-Louis, car le missionnaire vénéré des premiers temps a communiqué la dévotion aux saints de la France. Patuanak est situé près du lac Shagenaw. L'endroit comporte trois secteurs : la partie qu'on appelle Hamlet (hameau) où vivent des métis et quelques blancs ; le secteur école, avec les résidences des professeurs, la maison des soeurs et une grande salle de sport (arène) ; et la partie "réserve" où vivent les Indiens Déné, avec l'église, le presbytère, le magasin et le bureau du chef (Band Office).

Deux autobus conduisent les enfants à l'école : l'un venant du secteur hameau, l'autre de la réserve. La population compte de 700 à 800 personnes et l'école regroupe environ 135 élèves (mais cela varie).

Scieur Emma enseigne à 14 gentils petits Indiens en première année ; Soeur Rosie donne des cours de préparation au baptême, elle fait beaucoup de visites et rend service à ceux qui ont besoin d'aide, dans toute la mesure de ses moyens. Soeur Rita Préfontaine (qui, nous l'avons dit, travaille à North Batleford) rejoint les deux Soeurs de Patuanak pour les partages et réflexions communautaires.

On rencontre les mêmes problèmes que dans les autres missions : alcool, drogue, familles brisées et enfants obligés de demeurer avec les grands-parents, etc... La majorité de la population est catholique ; il y a un groupe de prière actif, des jeunes se retrouvent aux réunions du "Search" et le mouvement "cursillo" fonctionne aussi dans la mission.

CONCLUSION

Après le chapitre d'aggiornamento, les Filles de la Providence, lors de la révision des constitutions y ont inséré ce paragraphe :

"...Fidèles à l'esprit de notre Fondateur,
Jean-Marie de la Mennais,
qui a vécu la mission au service de l'Église,
dans une attitude d'attention à l'événement
et de disponibilité à l'Esprit,
nous cherchons à répondre à l'appel du Seigneur
par une écoute constante du monde
et de ses besoins".

(Libres dans la Foi, I, 3)

Cher lecteur, je crois qu'en lisant ces pages sur l'oeuvre de la Providence canadienne, vous y avez trouvé exactement le vécu de cette citation.

Nous pensons donc être restées fidèles à notre mission de "faire connaître et aimer Jésus-Christ".

Soeur Mélanie Raymond

ANNEXE I

Notes sur la province de Saskatchewan, les Missions Catholiques, les Districts de Colonisation, par Mgr A Pascal (voir hors-texte)

Monseigneur Albert Pascal (1848-1920) naît en Ardèche, France. Il entre chez les Oblats de Marie Immaculée, prononce ses voeux perpétuels et reçoit l'onction sacerdotale en 1873.

Il débute dans les chantiers du Haut-Canada (1873-1875) et poursuit son apostolat dans l'Athabaska-Mackenzie, de 1875 à 1891.

Préconisé évêque et vicaire apostolique de la Saskatchewan en 1891, il devient, en 1907, le premier évêque titulaire du nouveau diocèse de Prince-Albert, qu'il dirige jusqu'à sa mort.

"Mgr Pascal passe pour l'un des grands pionniers, missionnaires de l'Ouest-Canadien".

ANNEXE II

Fondations des Filles de la Providence dans l'Ouest-Canadien, ou, à partir de l'Ouest-Canadien, en d'autres lieux (ordre chronologique)

* Sauf indication contraire, les localités ci-dessous se trouvent en Saskatchewan.

- | | |
|-------------------------|---------------------|
| 1. Prince-Albert | 1897-1914,1954 |
| 2. St-Louis-de-Langevin | 1897 |
| 3. Domremy | 1903-1916,1928-1979 |
| 4. Bonne Madone | 1905-1909 |
| 5. Prud'homme | 1905-1989 |
| 6. Muenster | 1906-1908 |
| 7. Végreville (Alberta) | 1906-1969 |
| 8. Vonda | 1923-1984 |
| 9. St-Brieux | 1924 |
| 10. Viscount | 1924-1934 |
| 11. St-Front | 1933-1981 |
| 12. Périgord | 1935-1953,1960-1975 |
| 13. Léoville | 1937-1986 |
| 14. Whitefish | 1942-1972 |

15. Ville Jacques-Cartier (Québec)	1947	
16. Victoire	1950-1974	
17. Saskatoon	1957	
18. St-Denis	1963-1973	
19. Santa-Cruz (Bolivie)	1968-1981	
21. Meadow Lake	1968-1972,	1987-1990
22. Ile-à-la-Crosse	1971-1974,	1975-1978
23. Whitehorse (Yukon)	1971-1976	
24. Humboldt	1972-1986	
25. Côteau-Hills (cela comprend plusieurs paroisses avoisinantes. Elrose en est le pied-à-terre)	1973-1976	
26. Cabri	1974-1986	
27. Gravelbourg	1975-1976	
28. Churchill (Manitoba)	1975-1983	
29. Happy Valley (Labrador)	1975-1980	
30. Regina	1977-1986	
31. Man (Côte-d'Ivoire)	1981	
32. Dauphin & Toutes-Aides (Manitoba)	1983-1987	
33. Fort St-James (Colombie canadienne)	1983	
34. Prince Georges (Colombie canadienne)	1984-1990	
35. Pinehouse Lake	1986	
36. Wauregan, Ct. (États-Unis)	1987-1990	
37. Loon Lake	1987-1990	
38. North Battleford	1990	
39. Patuanak	1990	

ANNEXE III

Liste des Filles de la Providence venues au Canada-Ouest

- 1897 Mères St-Jean Berchmans, Marie du Rosaire, Marie Berchmans, soeurs St-Philippe, Ste-Germaine, Marie-Madeleine. 1899 Mères St-Sylvestre, St-Pierre Claver, soeur St-Léonard.
- 1901 Mère Ste-Marguerite de Cortone, soeurs Ste-Thaïs, Ste-Radegonde, St-Honoré.
- 1902 Mères St-Benjamin, St-Alain, St-Joseph Calazance, soeur Anne-Marie.
- 1903 Mères Ste-Adélaïde, St-Victor, Marie de Nazareth, soeur Isabelle.
- 1904 Mères St-Bernardin, St-Germain, St-Antonin, soeurs St-Mathurin, St-Émile, St-Édouard, Ste-Françoise.

- 1905 Mères Ste-Fébronie, St-Agapit, soeurs Scholastique, St-Abel, St-Armel.
- 1907 Mères Marie de la Providence, St-Dosithée, St-Louis de Gonzague.
- 1908 Mère St-Roch (elle accompagnait Mère St-Luc qui venait au Canada comme déléguée de la Mère Générale).
- 1909 Soeur Ste-Elisabeth.
- 1910 Mère Ste-Clotilde.
- 1913 Mère Charles de Blois.
- 1919 Mère Marie du Rosaire, soeur Anna.
- 1921: Soeur Benoît-Joseph.
- 1922: Mère Ste-Brigitte.
- 1924: Soeur Ste-Félicité.
- 1929: Soeur Marie-Rose.
- (date non précisée) : Mère St-Damien.

SOMMAIRE

Introduction	1
Liminaire	2
I) La situation en France	5
II) Appels - Hésitations - Décisions.....	7
III) Vers le Canada	15
IV) Le deuxième voyage.....	21
V) Nos frères	29
VI) Nouvelles fondations	33
VII) Les Filles de la Providence au Canada.....	43
VIII) Expansion	46
IX) Nouveaux champs d'action	60
X) Nouvel élan missionnaire	62
XI) Vers le Canada-Est.....	65
XII) L'aggiornamento	66
XIII) la benjamine du Canada-Ouest : Patuanak	67
Conclusion	68
Annexes.....	69

Impression : Imprimerie LNG
Dépôt légal imprimeur
Le Gérant Félix Le Gallo (Saint-Brieuc)
Le Directeur : Jean Le Moal (Rome)